

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

13, QUAI VOLTAIRE

SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

13^e Année. N° 766. — 16 Déc. 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT



LE PRINCE DE GALLES

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le prince de Galles. — M. Xavier Marmier. — M^e Rousse. — Ouverture des chambres italiennes. — Souvenir. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Les races humaines, par Louis Riquier. — Chronique élégante.

EUILLETON : Papiers de famille, par Charles Joliet.

GRAVURES : Le prince de Galles. — M. Xavier Marmier, de l'Académie française. — M^e Rousse, bâtonnier de l'ordre des avocats. — Les traîneaux des Champs-Élysées. — Arrivée du roi d'Italie à Monte Citorio. — Nouvelle salle du parlement italien au palais de Monte Citorio. — Illumination de la Piazza del Popolo, à l'occasion de l'ouverture des chambres italiennes. — L'empereur du Brésil : Arrivée à Paris le 15 courant. — Chef indien des prairies. — Gardes du Caïkoun, au Japon. — Echees et rébus.

COURRIER DE PARIS

Nous avons vécu cette semaine dans un cloaque. Les rues de Paris, grâce aux intelligentes économies de notre conseil municipal, ressemblaient aux culs-de-sac boueux du dernier des chefs-lieux de canton. La voilà cette fois la véritable décapitalisation. Courage! Pour peu qu'on continue dans cette voie-là, nous tomberons au-dessous de Trépanny-les-Nèfles et de Voisin-les-Bretonneux.

Récapitulons pour la gloire de nos édiles.

On a commencé par nous supprimer l'éclairage. Oh! une bagatelle! On n'a éteint que dix mille becs de gaz. Chiffre officiel.

Puis est venu le tour du balayage.

De quoi osez-vous vous plaindre, insatiables que vous êtes? Estimez-vous trop heureux qu'on ne laisse pas au coin des rues les trognons de choux ou les bêtes crevées.

Quant à la neige, enrhumiez-vous, crottez-vous, cassez-vous les reins, traversez les boulevards à la nage dans une purée de glace. C'est tout ce que vaut le Paris actuel, puisque messieurs les députés ne daignent pas l'honorer de leur présence.

Je me plais à supposer que cet été, pour compléter les charmes du séjour parisien, l'arrosage sera tout à fait supprimé.

Et ainsi de suite.

Je confesse qu'il m'est impossible de concevoir par quelle étrange aberration on en peut arriver à traiter Paris avec ce sans-gêne. Mais vous ne vous apercevez donc pas que c'est la poule aux œufs d'or que vous tuez. Vous aurez à la fin de l'année quelques gros sous de plus dans votre caisse.

Jolie avance. La ville entière mourra de vos économies rentrées.

C'est à l'heure où la pauvre cité, à demi délaissée déjà, aurait besoin qu'on l'entourât de tous les attraits et de toutes les séductions, c'est à cette heure-là que vous condamnez les quelques étrangers de bon vouloir à barbotter dans une fange infecte.

A-t-on donc juré de les mettre en fuite jusqu'au dernier?

La presse ne devrait pas se laisser d'insister sur des vérités aussi navrantes. Il faut le répéter sur tous les tons, jusqu'à ce que le sens commun ait repris ses droits.

Et puisque j'ai abordé au début de ce courrier une question de ce genre, je veux épuiser le sujet.

N'est-il pas odieux de voir avec quelle lenteur on procède, soit aux déblais, soit à la réparation des ruines?

Voilà par exemple le ministère des finances.

Avec ses pans de murs éventrés, ses plaies béantes, ses tronçons d'arcades rongés par le feu comme par une lèpre, il est hideux.

Est-ce que depuis deux mois déjà on ne devrait pas avoir rasé ces sinistres plâtras? Est-ce qu'on ne devrait pas avoir adjugé les terrains?

Sur d'autres points, où l'initiative privée a pu

agir seule, des maisons reconstruites de toutes pièces ont déjà surgi. Mais les lenteurs bureaucratiques n'entendent pas de cette oreille-là. J'ai ouï dire qu'on avait passé des traités à longue échéance avec des entrepreneurs d'affichage auxquels on a affermé les sales clôtures de planches improvisées autour de ces débris.

C'est une preuve qu'on entend prolonger longtemps encore ce piteux état de choses.

Toutes les répulsions, on semble ainsi les accumuler à plaisir autour de Paris. Qui sera ensuite responsable de sa mort?

Les extrêmes se touchent. On a beaucoup et à juste raison crié contre les folies de l'haussmannisation, avec lesquelles Paris aurait été tué par l'indigestion.

Aujourd'hui c'est d'inanition qu'il est menacé; cessez, de grâce, de gratter les centimes; comprenez qu'il faut semer pour que la récolte vienne; refaites sa toilette à la capitale injustement honnie.

Croyez-vous que la mère qui achète à sa fille à marier une robe de cent francs ne fait pas un placement avantageux si la robe lui fait trouver un gendre à vingt mille livres de rentes?

Des gâchis ci-dessus indiqués il résulte que nous passons notre temps fort tristement, errant à tâtons dans les ténèbres et les giboulées, ou remorqués dans d'affreux fiacres qui, d'un pas lent et boiteux, vous cahotent d'ornière en ornière.

Les cochers, pour qui toute occasion de torturer le bourgeois est une jouissance paradisiaque, usent et abusent de la situation. Ils mettent une heure et demie pour faire un kilomètre, et si vous vous plaignez vous proposent de descendre au milieu de la chaussée sur un lit moelleux de glaçons.

Devant ces tribulations, chacun s'enferme chez soi.

Le soir, on se croirait en Sibérie, et quelques ours blancs ont déjà été signalés dans la rue Vivienne.

Grâce à cette incurie qui nous séquestre, les recettes des théâtres ont baissé des trois quarts. Ce qui implique pour l'ensemble du commerce parisien une perte de cent mille francs au moins par jour.

Cela ne valait-il pas la peine, messieurs les calculateurs du conseil municipal, de donner quelques coups de balai?

Seul un homme poursuit, impassible et serene, le cours de ses brillants exercices à travers ces épreuves.

Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne. Ni les tempêtes de la politique, ni les avalanches neigeuses, ni l'affaissement général.

Cet intrépide s'appelle Markowski.

J'ignore si, comme Grassot, ce sont ses malheurs qui l'ont rendu Polonais, mais ce que je sais, c'est que ce maître de danse, qui promène de salle en salle ses avant-deux interlopes, se moque véritablement trop du monde avec ses boniments qui ne respectent rien.

N'a-t-il pas fabriqué cette année un *quadrille de la revanche*?

Je parlais l'autre jour des inepties en carton dont les confiseurs ont enrichi leur répertoire : des obus sacs de bonbons, des robes flamme de pétrole.

Markowski couronne cet édifice d'écœurements.

Le quadrille de la revanche! Pourquoi pas la *polka de la capitulation*? la *valse de l'armistice*?

Il est bien choisi le moment. Trémoussez-vous, la chaîne des dames! Les conseils de guerre allemands sont en permanence pour décimer nos malheureux départements envahis.

Au fait, le *quadrille des conseils de guerre* sourirait peut-être aussi à M. Markowski. Au galop général on entendrait un feu de peloton.

Et dire que pendant ce temps-là la censure, intelligente comme à son ordinaire, s'amuse à éplucher, dans telle ou telle chansonnette de sixième ordre, dans tel vaudeville ignoré, quelques calembours sans odeur ni saveur. Elle ferait mieux de ne pas nous laisser ridiculiser et déshonorer par les absurdités chorégraphiques des entrepreneurs de grand écart.

Ne m'accusez pas de tourner à la misanthropie. Comment pourrait-on ne pas être assombri par

tout ce qu'on voit, par tout ce qu'on entend, par tout ce qu'on se rappelle.

Les anniversaires funèbres ne font que se suivre et se ressembler. C'était Champigny hier, ce sera Nuits demain. Les autorités de la brave petite ville ont convoqué les représentants de la presse parisienne au service commémoratif qui va être célébré avec accompagnement de discours.

Ainsi, chaque journée évoque le souvenir du sang versé l'année dernière.

Voilà pourtant avec quel cortège s'avance vers nous le jour de l'an de 1872. Mais les étrennes ne perdent jamais leurs droits. Même en cet effroyable 1870, la vente des polichinelles ne cessa pas complètement. Il y eut des gens pour porter sous la pluie des obus leurs cartes de visite et leurs sacs de caramels.

A plus forte raison cette fois le 1^{er} janvier va-t-il reconquérir sa suprématie.

Déjà les vitrines se garnissent. La pauvre librairie, l'une des victimes les plus intéressantes de nos derniers malheurs, se relève peu à peu de ses ruines. Donnant l'exemple, Hetzel, le premier, lance de nombreuses publications, et certes, il vaut la peine d'être encouragé, celui qui se rejette aussi résolument dans la mêlée.

J'ai là sur ma table les livres de Hetzel.

C'est d'abord *la Roche aux Mouettes*, de Jules Sandeau, avec illustrations de Bayard et Ferat. Un académicien, s'il vous plaît, taillant sa fine plume en l'honneur de l'enfance! L'émotion vraie de ce récit en fera un des grands succès de l'année. Une des figures de ce livre touchant, celle de l'idiot Bibia, est taillée de main de maître et reste profondément gravée dans l'esprit. *La Roche aux Mouettes* prendra rang parmi les classiques de l'enfance, entre *Robinson* et *Paul et Virginie*.

Ceci, ce sont les *Aventures de terre et de mer* du capitaine Maynereid.

Ils ont toujours une séduction irrésistible, tous ces contes de voyage qui font courir l'imagination à travers le monde.

Que si au lieu d'explorer la surface du globe vous préférez en sonder les mystérieuses profondeurs, prenez M. Jules Verne pour guide.

Vous le connaissez, de reste. Marchant sur les traces d'Edgard Poë, mêlant à doses habiles le fantastique et la science, appliquant les découvertes modernes aux plus bizarres hypothèses, enseignant et charmant tout à la fois, M. Verne vient d'écrire une nouvelle œuvre destinée à devenir populaire.

Vingt mille lieues sous les mers! Le titre vous dit le sujet.

Des plongeurs munis d'appareils, comme on n'en a pas vu encore malheureusement, explorent ce monde sous-marin qui doit réserver tant de stupéfactions à l'œil humain.

Toute la flore sous-marine, tout le peuple de monstres étranges qui vit dans les profondeurs insondables, montagnes submergées, villes englouties, civilisations, tout cela revit, s'agite, pullule. Je vous réponds que, quand on a mis le nez dans ces pages, on oublie les réalités de notre triste monde, les querelles et les pugilats de nos honorables, les soucis de l'avenir incertain, les douleurs du passé lugubre.

En même temps que ces œuvres capitales, Hetzel dédie aux bébés deux albums de Frœlich, dont le texte a été écrit par Stall, un homme d'esprit que je soupçonne d'être le meilleur ami de l'éditeur.

Mademoiselle Mowette et *Bonsoir Petit Père* vont faire la joie des bambins et des bambines. Tout ce petit peuple, plus heureux que ses devanciers, peut encore s'amuser sans arrière-pensée.

Qu'il en profite!

A la rescousse, les candidats!

Les quatre fauteuils vacants à l'Académie mettent en émoi toutes les convoitises. Comme toujours, ce sont ceux qui se sont mis en avant les premiers qui seront les derniers au jour de l'élection.

Une des places est tout d'abord réservée au duc d'Aumale.

Je n'ai pas à m'occuper ici d'une nomination extra-littéraire. Je la constate.

Pour les autres fauteuils, c'est différent. Le nom de Littré, nom honorable entre tous, est prononcé.

Mais M. Littré voudra-t-il s'astreindre à la formalité si sottise des visites? Dernièrement encore, il affirmait le contraire. Ce n'est peut-être pas une raison, les résolutions les plus invétérées se laissant quelquefois vaincre au dernier moment.

M. Laboulaye paraît réunir de nombreuses chances. Cela se conçoit. Assez écrivain pour avoir les hommes de lettres purs que possède par hasard l'Académie, assez libéral pour plaire à la gauche de l'Institut, assez conservateur pour ne pas trop effaroucher la droite, M. Laboulaye est dans ces nuances mixtes qu'on aime au palais Mazarin.

Pour le quatrième fauteuil, on met, avec une quasi-certitude, en avant le nom de M. Camille Rousset.

Si c'est comme rime à Doucet, la chose peut se plaider. Mais au point de vue de l'impartiale raison, il est évident que la personnalité obscure de M. Rousset fera dire au public :

— Connais pas.

L'histoire de Louvois possède d'incontestables mérites, mais est-ce une raison pour ouvrir si vite la porte à un talent de second ordre lorsque des célébrités hors ligne font depuis si longtemps antichambre?

Voir Taine et Dumas fils dehors, et M. Rousset dedans, sera un de ces réjouissants spectacles que les académies sont seules capables de donner..... au bénéfice de ceux qu'elles excluent.

~ La nécrologie, d'ordinaire si féconde, fait relâche depuis quelque temps en matière de célébrités.

Messieurs les rédacteurs des bulletins mortuaires, que publient maintenant chaque semaine les journaux, ont même l'air, entre parenthèse, de voir d'un assez mauvais œil cette morte-saison de la mort. Ils sont obligés, pour peupler leurs colonnes, de se jeter dans des dissertations à perte de vue sur l'ordre et la marche des maladies banales que tous les livres de médecine ont cent fois décrits. Charmante littérature à la graine de lin, suave prose au laudanum!

Mais je reviens à nos moutons.

A défaut de notabilités de primo cartello, on enterrait l'autre jour un brave homme dont, en d'autres temps, la chronique aurait fait un épas en plusieurs services et à qui, vu la fameuse *abondance des matières*, on a tout au plus consacré trois ou quatre lignes insouciantes dans les menus propos de troisième page.

Et pourtant celui qui vient de s'en aller dans l'autre monde, la casserole au poing, fut un des types de son époque, comme il est aussi un des derniers survivants de la race presque éteinte aujourd'hui des restaurateurs littéraires et artistiques.

A l'heure où fleurissait la *Vie de Bohême* de Murger, les petits cabarets de Rambouillet faisaient fureur, et Dinochau, le défunt d'aujourd'hui, n'était qu'un des vingt ou trente rendez-vous de bel esprit à bon marché où se menaient de front la rénovation intellectuelle de la France et la dégustation du bœuf aux choux.

Que de souvenirs évanouis!

Il y avait alors, pour n'en citer que quelques-uns, la mère Morel, déjà plus aristocratique que les autres, la mère Morel, où les illustrations de la musique prenaient de préférence leur nourriture; il y avait Lafitte, nourrisseur des peintres, dont la boutique du coin de la rue Taranne était tapissée de tableaux signés Gérôme, Hamon et *tutti quanti*. Il y avait Pavard, dans la rue Notre-Dame-de-Lorette, autre restaurant à musée. Il y avait le caboulot de la rue Jacob, une boutique grande comme la main, où Courbet, qui ne déboulonnait pas encore, vidait tous les soirs ses douze chopas devant les admirateurs attendris. Il y avait cet incroyable Génin, de la rue Vavin, une baraque de planches aux murs charbonnés, vraie cahute de sauvage adoptée par quelques excentriques qui régénéraient l'humanité en culottant des pipes.

Il y avait Bonvin, le rendez-vous champêtre de Vaugirard aux étranges amalgames.

C'était là que dans une boutique de marchand de vin de troisième ordre on trouvait un orgue harmonium à côté du comptoir, orgue dont le pauvre Bonvin, qui s'est suicidé depuis, jouait, par ma foi,

en habile virtuose tout en servant le client, le tablier noir aux reins.

Il y avait Dinochau, enfin, celui qui vient de mourir...

~ C'était un coin bizarre du Paris pittoresque qui s'en va tout à fait.

Car ces restaurants et cabarets à saveur particulière en ont complètement disparu, ou se sont tellement embourgeoisés qu'ils n'ont plus aucun caractère. Le bouillon a tout tué.

Le bouillon, cette institution humanitaire, mais désastreuse d'insignifiance, le bouillon, cette halle à manger où l'on se repait par fournées comme des animaux prenant leur nourriture, cette énorme gamelle où les coudes serrés par les voisins, assis à la même table que des gens qu'on ne connaît pas, on ne peut desserrer les dents sans être involontairement espionné; le bouillon, amalgame hybride de toutes les classes, macédoine sans originalité, où toutes les individualités se confondent dans un pêle-mêle bête et prosaïque.

A côté de cette absorbante Babel de la digestion, il ne reste plus guère de place pour les excentricités culinaires et gastronomiques.

Là, comme partout, nous sommes en train de nous uniformiser.

Bonsoir les propos joyeux, bonsoir les utopies improvisées au dessert, bonsoir la longue et fantasque conversation qui, les coudes sur la table, passait en revue toutes les choses connues et bien d'autres encore.

On est pressé, la nourriture n'est plus qu'une fonction qu'on remplit en se hâtant. On entre n'importe où, on avale n'importe comment le n'importe quoi qu'on vous sert dans une assiette. On paye, on se lève, on sort, à un autre.

On ne dîne plus : on se repait!...

~ Chez Dinochau, aux jours de sa splendeur, ce n'était pas ça, tant s'en faut!

Le dîner, un dîner de table d'hôte, commençait à six heures. A minuit, plus de la moitié des traînards était encore à sa place.

On pénétrait dans le cabaret par une petite boutique en contre-bas. On gravissait un escalier tortueux. Le sanctuaire s'ouvrait au premier.

Au premier coup d'œil, le bourgeois froid et méthodique, qui aurait été amené chez Dinochau vers neuf heures du soir, aurait reculé de stupeur en voyant, par la porte entrebaillée, cet assemblage biscornu de têtes jeunes et vieilles (la Bohême a ses vétérans), de dames aux accoutrements singuliers et de fantaisistes, dont les costumes se prêtaient si mal aux exigences des gravures de mode.

Et quels dialogues, juste ciel! quels cliquetis de paradoxes insensés, de choses vraiment spirituelles, de bêtises ingénieuses et de philosophismes singuliers!

Cela ressemblait à Charenton, cela ressemblait aussi à un conservatoire de l'originalité humaine.

C'est là qu'un soir Privat d'Anglemont laissa échapper une des plus belles exclamations du siècle.

Le brave et incroyable garçon était, à ce moment-là, fort épris d'une beauté dont je serais fort embarrassé de vous dire les qualités et le nom; mais ce que je sais, c'est que les paroxysmes de Privat d'Anglemont défiaient toute comparaison avec les dithyrambes les plus échevelés des poètes d'autrefois.

Quand il parlait d'elle, ses yeux sautaient dans leur orbite, sa chevelure vibrait comme une harpe éolienne.

Bon gré, mal gré, il fallait qu'il entretint ses voisins de sa passion plus ou moins malheureuse.

Un soir, ne sachant comment varier ses manifestations :

— Quelle femme, mes enfants!

— Oui, nous savons.

— Vous ne savez rien, ... il faut la connaître!

— Encore!

— Quand je vous répète qu'elle n'a pas sa pareille. C'est-à-dire qu'elle module comme une gamme chromatique.

A une heure elle n'est plus la même qu'à midi, à deux heures qu'à une heure. Elle a tous les caractères,

tous les charmes. C'est au point, Messieurs, que je me demande si aimer une pareille créature n'est pas de la polygamie!!.....

~ C'est chez Dinochau aussi que le même Privat, à propos de la même adorée avec qui il avait fini par vivre à l'état de querelles perpétuelles et de ruptures incessantes, trouva sa célèbre réplique.

Il avait solennellement annoncé que tout était rompu. Le lendemain on le rencontre promenant sa Juliette à son bras.

— Comment, lui reproche-t-on le soir, après des serments aussi formels?

— Que veux-tu, mon cher, dans les enterrements on dit toujours onze heures pour midi.

Chez Dinochau ont passé bien des hommes aujourd'hui célèbres à des titres différents, bien des grands personnages dont la gravité actuelle ne se rappelle peut-être plus les fredaines passées. Politique, arts, lettres, sciences, ont eu là des représentants éphémères.

Il y avait tout de même plus de sève qu'aujourd'hui dans tous ces cerveaux, et si plus d'un a avorté, la faute en est à l'époque où le hasard l'a fait naître, époque où tous les élans étaient comprimés par la volonté d'un seul.

~ Les journaux se sont égayés avec plus ou moins d'esprit, en ces derniers jours, aux dépens d'une décision prise par le général Ladmiraull, décision d'après laquelle une censure spéciale a été instituée à l'intention des joujoux qui seront débités cette année aux jeunes parisiens et aux jeunes parisiennes.

Dieu sait si j'aime les censures d'aucune sorte et si je crois à leur efficacité.

Mais ce qui me paraît incontestable, c'est que le monde des jouets, comme tous les autres mondes, hélas! aurait lui aussi grand besoin d'avoir sa réorganisation et son épuration.

Le proverbe a dit avec raison : Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es.

Prenez-y garde, les joujoux pour l'enfance sont de véritables fréquentations.

Le morceau de bois blanc ou de peau bourrée de son que vous mettez entre les mains du petit garçon ou de la petite fille n'est pas seulement un objet, il devient un être avec lequel on cause, dont on suppose les réponses, sur lequel on se modèle peu ou prou.

Avez-vous écouté les conversations des bébés en passant au jardin des Tuileries ou du Luxembourg?

Je vous les donne pour éminemment instructives.

Et, tenez, je vais vous faire toucher la plaie du doigt rien qu'avec un épisode.

Autrefois, quand les petites filles s'amusaient avec leur poupée, elles disaient :

— Nous allons jouer à la petite maman.

J'en ai entendu deux récemment encore qui, tenant à la main ces poupées modernes aux toilettes tapageuses et aux cheveux filasse, qui ont remplacé le poupard classique, j'en ai entendu deux se dire :

— Nous allons jouer à la cocotte.

Touté une révolution est là.

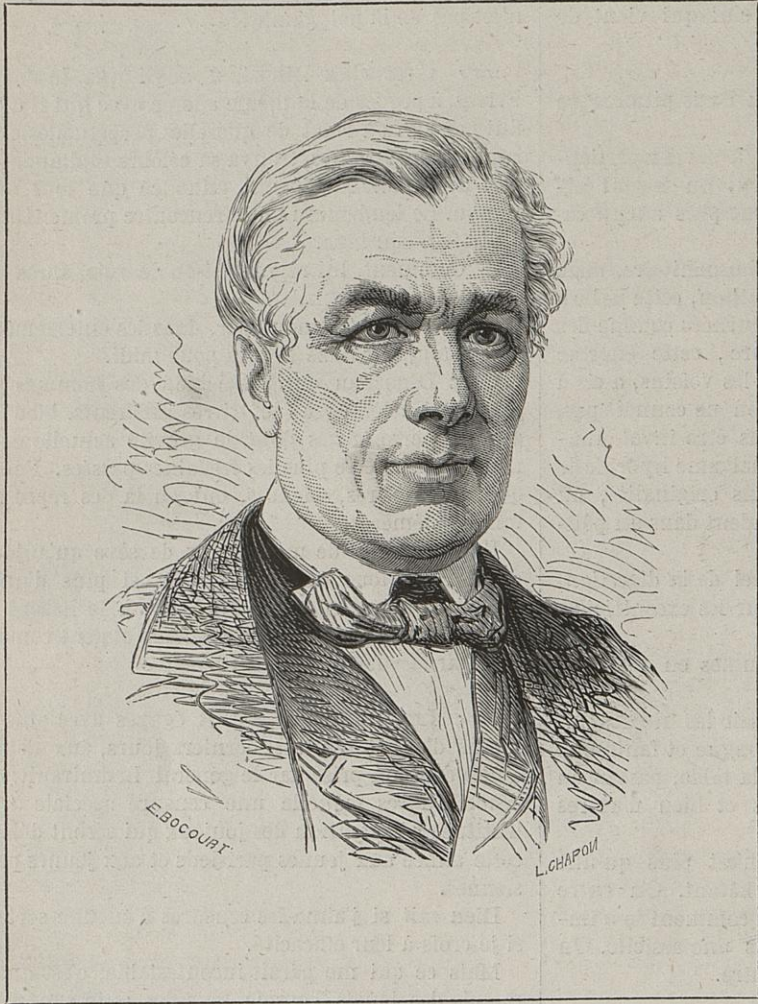
Les jouets du passé enseignaient la maternité, les jouets du présent enseignent la dépravation. Je les ai retrouvés pourtant à tous les étalages, ces filles de carton aux falbalas ignobles qu'on donnait pour éternelles les années précédentes. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, les leçons reçues n'ont-elles donc profité à rien?

Du côté masculin aussi n'y a-t-il pas à réformer? Le chauvinisme mettait aux mains des gamins un tas d'images et de jeux de patience, où l'on ne voyait que des Français mettant en fuite tous les peuples du globe. On apprenait dès le berceau à croire qu'on n'avait qu'à se montrer pour terrifier l'univers.

De grâce, réformez tout cela, et ne faites pas dire de nous :

— Un peuple n'a que les joujoux qu'il mérite!

PIERRE VÉRON.



M. XAVIER MARMIER, de l'Académie française.



M^e ROUSSE, bâtonnier de l'ordre des avocats.



PARIS. — Les traîneaux des Champs-Élysées pendant les derniers froids. — (D'après nature par M. Desroches-Valnay.)



ROME. Arrivée du roi d'Italie à Monte Citorio, anciennement Curia Innocentiana, pour l'ouverture des Chambres. (Croquis de MM. Luc Olivier-Merson et Bnard.)

LE PRINCE DE GALLES

Le prince de Galles, atteint de la même maladie que son père, est dans un état désespéré.

Un séjour joyeux au château de Scarborough, en nombreuse et noble compagnie, chez lord Londesborough, du 30 octobre au 4 novembre, aurait provoqué le mal.

Neuf jours après son départ, en effet, le prince, en rentrant de chasse, se plaignit de frissons, courbature, céphalalgie et dépression; mais un abcès de l'index, apparu le lendemain, expliqua ces accidents. Le 20 novembre, le diagnostic était porté, et a été confirmé depuis par l'évolution graduelle des symptômes de la fièvre typhoïde.

Dix invités avaient été indisposés légèrement, et la châtelaine elle-même avait dû garder le lit plus d'une semaine. Lord Chesterfield, atteint comme le prince, avait succombé. C'en était plus qu'il ne fallait pour mettre en émoi tout le peuple anglais.

Un seul événement, la maladie de l'héritier présomptif de la couronne, domina dès lors toutes les autres préoccupations.

La princesse Alice, « la sœur de charité de la famille, » s'est faite garde-malade de son frère, comme elle l'avait été de sa sœur Hélène et de son père le prince Albert, et elle remplit sans faiblir la mission de dévouement qu'elle s'était donnée, de concert avec sa mère et sa belle-sœur.

Puissent donc son affection et ses soins conserver à la Grande-Bretagne ce prince de trente ans, qu'entourent tant de sympathies et sur lequel reposent tant d'espérances!

Dimanche, la princesse Alexandra a pu s'éloigner un instant du chevet du malade pour assister au service divin. Elle écrivait ce billet au révérend Ouslow, évêque de Sandringham :

« Mon mari va mieux; je viens à l'église; mais je ne resterai pas jusqu'à la fin du service. Pouvez-vous, au commencement, dire pour lui une prière, à laquelle je me joindrai, avant d'aller le retrouver? »

ALEXANDRA.

Le prince de Galles, Albert-Edouard, est né le 9 novembre 1841, et porte les titres de duc de Cornwall et Rothesay, de comte de Chester, de Carrick et de Dublin, de baron de Renfrew, de lord des Iles et de grand Steward d'Ecosse.

Il est le second des neuf enfants de la reine d'Angleterre. Sa sœur aînée, la princesse Victoire, a

épousé, en 1838, le prince Frédéric-Guillaume de Prusse.

Du mariage qu'il a contracté, le 10 mars 1863, avec la princesse Alexandra, fille du roi Chrétien IX de Danemark, le prince a eu trois enfants : Albert, né le 8 janvier 1864; Georges, né le 3 juin 1865, et Louise, née le 20 février 1867. La malheureuse veuve n'aurait pas vingt-huit ans.

Heureusement doué, le prince de Galles est le plus parisien de tous les princes étrangers, et nul ne s'est plus inquiété de Paris pendant les terribles épreuves que nous avons traversées. Lord Lyons pourrait en dire long à ce sujet, et les œuvres de charité envers la France nées pendant la guerre, en Angleterre, ont toutes le prince à leur origine.

Aussi la presse parisienne et la France entière partagent-elles en ce moment l'inquiétude du peuple anglais.

V.-F. M.

M. XAVIER MARMIER

Jeudi dernier, a eu lieu, à l'Académie française, la réception de M. Xavier Marmier, élu au 25^e fauteuil — occupé successivement par Boissat, Furetière, La Chapelle, d'Ollivet, Condillac, de Tressan, Bailly, Sieyès, le marquis de Lally-Tolendal et de Pongerville.

M. Cu villier-Fleury a répondu au récipiendaire. M. Xavier Marmier est né en 1809, à Pontarlier (Doubs). Ses classes à peine terminées, il collaborait à un journal de Besançon.

Possédé bientôt de la passion des voyages, il parcourut la Suisse, la Belgique et la Hollande, puis vint à Paris publier des *Esquisses poétiques*, en 1830.

Il s'attacha surtout à l'étude des littératures allemande et scandinave, et obtint la rédaction en chef de la *Revue germanique*.

En 1833, il fit partie de l'expédition scientifique de la *Recherche* dans les mers du Nord, et y gagna la croix de la Légion d'honneur.

Professeur de littérature étrangère à la faculté de Rennes, il devint, en janvier 1841, bibliothécaire du ministère de l'instruction publique, et, en 1846, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il est encore aujourd'hui.

Blessé au cœur par la révolution de 1848, il se souvint qu'il était né voyageur, comme d'autres naissent poète, et partit pour l'Amérique, plutôt en misanthrope qu'en touriste. La relation de son sé-

jour parmi les Yankees se ressent de cette surexcitation nerveuse; elle ne ressemble en aucune façon à ses récits ordinaires, sérieux et calmes, un peu monotones, où les menus détails font oublier presque toujours le désordre apparent; on y retrouve « cette verve de mauvaise humeur, cette causticité, — comme l'a dit en 1831 M. Cu villier-Fleury, — cette exagération et cette vivacité de dénigrement particulières à la race française. »

Le grand mérite de M. Marmier est la patience. Il regarde longtemps, très-longtemps; il finit par voir juste et bien, et il se complait à raconter ce qu'il a vu.

Il y a peu de contrées civilisées que cet infatigable voyageur n'ait visitées et décrites et dont il ne connaisse la langue.

Parmi les nombreuses publications de cet écrivain fécond et consciencieux, nous citerons deux volumes de paraboles, traduites de Krummacker, et le théâtre de Schiller; l'histoire des littératures allemande, danoise, suédoise, etc.; des *Etudes sur Goethe*; un *Choix de Fables et de Contes* anglais et allemands; l'*Histoire de l'Islande*; les *Voyages en Islande et au Groenland*; des lettres sur le Nord : Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg; des *Traditions populaires* de la France, de l'Allemagne et de la Finlande; les *Chants populaires du Nord*; les *Contes fantastiques* d'Hoffmann; des relations de voyages en Scandinavie, aux Féroë et en Franche-Comté; des *Lettres sur la Hollande, la Russie, la Finlande et la Pologne*; des excursions dans le Tyrol, la Hongrie, les provinces danubiennes, en Syrie, en Egypte, en Algérie, en Californie, au Montenegro et au bord de la Baltique.

M. Marmier a donné plusieurs séries d'articles fort intéressants à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue britannique*, aux *Nouvelles Annales des Voyages* et au *Moniteur universel*.

Le nouvel académicien a aussi publié de petites brochures morales à l'usage de l'enfance, dont la plus populaire est celle qui a pour titre : *Pierre, ou les suites de l'ignorance*.

V.-F. M.

M^e ROUSSE

Il est des noms d'avocats plus familiers aux vulgaires trompettes de la renommée, il en est autour desquels la politique, grossissant démesurément les échos du Palais, a fait entendre plus de bruit, mais

FEUILLETON

PAPIERS DE FAMILLE

Suite (1)

— On a voulu vous attendre, ajouta Prudence d'un ton qui signifiait assez que Monsieur Henri n'était pas indifférent aux beaux yeux de Mademoiselle Clorinde.

— Mademoiselle, dit Meslin avec douceur, je vous prie à l'avenir de régler vos habitudes sans vous préoccuper des miennes; ma vie est soumise à trop d'irrégularité, je ne suis pas le maître de mon temps. Votre attention me touche, mais ce serait ajouter une préoccupation nouvelle à celles de chaque jour. Ainsi, c'est une prière que je vous adresse, et si elle est écoutée, je pourrai goûter sans regret le charme de votre compagnie.

— Je me résigne, dit Clorinde avec un sourire. Puisque j'ai fait serment d'obéissance, je tiendrai ma parole.

(1) Voir depuis le n^o 761.

— C'est vrai, et, pour qu'il n'en soit plus question entre nous, je vous en délève.

Ils prirent place à table.

— Permettez-moi de vous adresser une question, dit Clorinde à ces derniers mots. Pourquoi me demander une promesse à laquelle vous renoncez avant de savoir si j'aurais obéi?

— C'est qu'alors je ne vous connaissais pas, et je voulais vous éprouver.

— Pensez-vous me connaître mieux au bout de quelques heures?

— Non, mais cette expérience m'a suffi. Je ne veux rien de vous que ce que vous me donnerez librement et sans arrière-pensée. Vous avez été élevée à la cour, Mademoiselle, et vous devez avoir appris qu'en vain autour du trône les genoux fléchissent, les yeux veillent, les mains obéissent, nos cœurs sont à nous seuls. Un roi peut faire des princes, des ducs, des dignitaires, mais il ne peut ordonner que Rosine adore Bartholo. La convention a pu décréter la victoire, mais son pouvoir ne va pas jusqu'à décréter la sympathie.

— Ce serait un décret bien inutile, répondit Clorinde.

La reconnaissance n'est pas de la sympathie, remarqua le conventionnel.

— Aussi, je n'entends pas parler de ma reconnaissance.

— Vraiment? dit Meslin charmé malgré lui.

— En doutez-vous, et vous faut-il une preuve?

— Oui, j'ai besoin d'une preuve.

Elle lui tendit sa belle main.

— Êtes-vous satisfait?

— Pas encore.

— Comment puis-je mieux vous donner une marque d'affection?

— En m'accordant le privilège d'être votre ami.

Ses beaux yeux s'abaissèrent un instant, puis, fixant son regard sur les yeux de son libérateur, elle répondit :

— Je vous donne volontiers et librement mon amitié en échange de la vôtre; j'aurai en vous confiance pleine et entière. En agirez-vous de même avec moi?

— Oui, répondit Meslin. Maintenant, chère Clorinde, je vous dis au revoir.

— A quelle heure rentrez-vous... Henri?

— Je ne puis vous fixer d'heure précise, mais toute ma liberté vous appartient.

— Songez que vous serez attendu avec inquiétude.

— Je désire que vous éloigniez de votre esprit toute idée de crainte et de danger en ce qui me concerne.

— Je ne pourrais vous dire pourquoi je ne suis pas tranquille. Vous le saurez un jour. Au revoir, Henri.

— Adieu, Clorinde.

Il fit un pas avec hésitation. Elle sourit. Il s'approcha vivement, et posa ses lèvres sur la joue fraîche qu'elle présentait en rougissant.

Environ deux mois s'écoulèrent sans incidents marqués dans la vie de Meslin et de Clorinde, pendant lesquels il ne sortit jamais de la réserve la plus

il n'en est pas qui réveille de plus honorables souvenirs et qui soit plus complètement synonyme de dignité professionnelle, de savoir, de fermeté et haute éloquence.

M^e Rousse (Aimé-Joseph-Edmond), qui a succédé, comme bâtonnier de l'ordre des avocats près la cour d'appel de Paris, à M^e Grévy, aujourd'hui président de l'Assemblée nationale, est né vers 1815. Issu d'une famille notariale, il se consacra de bonne heure à l'étude du droit, et fut inscrit sur le tableau de l'ordre le 13 décembre 1837.

Son assiduité au Palais, son ardeur, le firent distinguer de M^e Chaix d'Est-Ange, alors dans tout l'éclat de sa brillante carrière, et il se l'attacha comme secrétaire. C'était à la fois un honneur et un écueil. Plein de verve, de chaleur, M^e Chaix d'Est-Ange poussait souvent plus loin qu'il ne convient son ironie sanglante et sa liberté de parole : les blessures qu'il faisait ainsi, dans l'ardeur des luttes judiciaires, étaient profondes. Un débutant aurait pu ne prendre du grand avocat que ses défauts ; le jeune Rousse, lui, ne vit que les qualités et ne voulut imiter qu'elles.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Ainsi pensait, sans doute, le jeune avocat en se rappelant les vers célèbres d'un de ces maîtres de la langue qu'il n'étudiait pas moins assidûment que ceux de sa profession et de la science juridique. Un des traits caractéristiques de la carrière de M^e Rousse devait être, en effet, de continuer avec éclat la tradition de ces avocats lettrés aussi achevés que grands juristes, tradition que la politique, d'un côté, et de l'autre la poursuite trop âpre des affaires, avaient beaucoup affaiblie et dont quelques hommes, tels que M^e Léon Duval, le plus fin et le plus spirituel de ces continuateurs des Pithou et des Patru, soutenaient seuls l'éclat.

Cujas et Pothier, le *Corpus juris* et les *Codes*, ne trouvèrent de rivaux sérieux auprès de M^e Rousse que dans Corneille et Molière, dans Bossuet et Saint-Simon ; et parmi ces « ennemis et ces ennemies de la vingtième année » — pour lui emprunter une de ses plus heureuses expressions, — il n'eut guère affaire qu'au Gaulois La Fontaine et à l'aimable marquise.

On s'en aperçut bientôt, lorsque, vers 1860, parut la remarquable préface qu'il mit à l'édition des *Plaidoyers* de Chaix d'Est-Ange, dont la publication posthume lui avait été confiée. A sa réputation d'avocat consciencieux, habile, déjà assise, s'ajouta dès lors celle d'un véritable écrivain. Comme son élo-

quence, le style de M^e Rousse est sobre, rien n'y est laissé au hasard de l'improvisation ; la fermeté, l'élevation, en sont les qualités dominantes, et si la grâce n'y fait point défaut, elle vient de la pensée seulement et n'est jamais un ornement de placage et de rapport.

Depuis plusieurs années déjà, M^e Rousse faisait partie du conseil de l'ordre, lorsque ses qualités professionnelles, ce dédain pour la vaine popularité, qui faisait de lui une sorte de sage antique au milieu des passions et des agitations de notre temps, enfin l'estime profonde en laquelle il était tenu par ses confrères, le firent, au mois d'août 1870, appeler au bâtonnat. Quelques jours après éclatait la nouvelle de nos premiers revers. Au milieu de Paris, assiégé par les Allemands, ou terrorisé par la Commune, au sein de ce Palais presque désert et bientôt incendié, il a pu dire, récemment, que « c'était un triste consulat que le sien. »

M^e Rousse s'est trompé : si pendant cette année terrible il a eu, comme nous tous, à pleurer sur la patrie vaincue, envahie, et, pour comble de misère, se déchirant, sous l'œil joyeux de l'ennemi, les entrailles de ses propres mains, il a du moins la satisfaction d'avoir fait son devoir, et, soit dans les ambulances qui s'étaient organisées au Palais, soit auprès des otages, qu'il alla visiter dans leurs prisons, d'avoir maintenu l'honneur du barreau de Paris. Tout le monde a encore présent le récit ému et vengeur qu'il écrivit sous le coup des événements et qu'un ami — qu'on n'ose appeler indiscret — publia au mois de juillet au sujet de sa visite à Mgr l'archevêque de Paris et à M^e Chaudey.

Réélu bâtonnier cette année, il a prononcé, le 2 décembre, dans la séance de rentrée de la conférence des avocats, un discours dans lequel il réalise sa promesse de faire l'histoire du barreau de Paris pendant la guerre et sous le régime de la Commune. Ce discours, aussi éloquent que courageux, n'est pas seulement une œuvre oratoire admirable, c'est plus encore, c'est l'acte viril d'un bon citoyen.

Aux éloges que mérite ce discours, nous ne ferons qu'une réserve. Parlant de la Commune et de ses abominables séides, M^e Rousse a dit : « Le barreau est sorti pur de cette révolution avortée, à laquelle il n'a donné que des victimes. C'est à peine s'il a prêté à ce drame honteux quelques infimes comparses. C'est la presse qui a eu presque tout l'honneur de ce roman monstrueux né dans les tavernes et les cavernes littéraires de la démagogie. Les écrivains honnêtes ont eu cette douleur, les lettres françaises ont subi cette injure, de compter des

écrivains et des artistes parmi les chefs les plus fameux des meurtriers et des incendiaires de la Commune. »

Oui, la presse a eu cette douleur ; mais il aurait fallu ajouter qu'elle a eu aussi cette consolation de compter dans son sein des hommes qui, présents, ont lutté corps à corps, front droit et visage découvert, contre ceux qui alors pouvaient tout et ne reculaient devant rien. Protester en ces temps de violence et de meurtre, contre l'emprisonnement des otages, n'était peut-être pas moins courageux que d'aller les visiter dans leurs prisons. M^e Rousse a pu l'ignorer ou l'oublier, et la distinction méritée dont il a été l'objet peut ne pas briller sur leur poitrine, mais, sans qu'il soit besoin « de chanceliers et de juges d'armes, » leur conscience est satisfaite et cela leur suffit.

EUGÈNE ASSE.

OUVERTURE DES CHAMBRES ITALIENNES

INAUGURATION DE LA SALLE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS
AU PALAIS « DI MONTE CITORIO »
FÊTE DU 27 NOVEMBRE

Rome conquise, le pape relégué au Vatican, confiné dans son dernier palais, il restait aux unificateurs italiens à transférer dans l'auguste cité le siège du gouvernement. Voilà qui est fait. Le roi habite la demeure pontificale de Monte Cavallo ; l'expropriation de quelques maisons conventuelles a fourni l'occasion d'installer rapidement, et sans beaucoup de frais, les divers services de l'administration civile et militaire, et, dans la cour du palais Madame, dans celle de Monte Citorio, se sont, en peu de temps, élevées les salles où délibèrent déjà messieurs les sénateurs et messieurs les députés italiens. C'est-à-dire que le programme de Rome capitale de l'Italie unifiée n'est plus seulement le rêve de princes piémontais et d'agitateurs toscans, modenais, vénitiens, lucquois, romains, napolitains, parmesans ; non, c'est désormais un fait bel et bien acquis, fait important, considérable, l'un des plus mémorables de l'histoire contemporaine, qui en a enregistré tant d'extraordinaires, cause de joie pour beaucoup, de douleur pour un plus grand nombre, que la postérité jugera comme il mérite de l'être dans son origine, ses voies et moyens, sa moralité, et dans ses conséquences.

C'est le 27 du mois dernier que Victor-Emma-

absolue. Une intimité charmante et fraternelle s'établissait entre eux. Le pacte d'une amitié mutuelle, librement consenti, s'exécutait à la lettre, et Meslin consacrait à son amie toutes les heures qu'il pouvait dérober à ses occupations multipliées. C'était pour lui comme un repos salutaire, un temps d'arrêt au milieu du torrent révolutionnaire qui emportait dans sa course les hommes et les événements. Il la conduisait au spectacle, à la promenade, recherchant les moindres occasions de la distraire et de rompre la monotonie de sa solitude. Il la tenait au courant des affaires publiques et des mille nouvelles qui circulaient dans la ville. Elle se plaisait à cette éducation familière et semblait renaitre à une existence nouvelle. Elle commençait à se faire à ce genre de vie qui absorbait ses pensées, elle s'habitua à ce perpétuel combat renaissant tous les jours, oubliant le danger comme celui dont elle partageait la fortune. L'impression du brusque changement qui s'était opéré dans sa destinée, s'effaçant par degrés, n'avait laissé dans sa mémoire qu'un souvenir vivant encore comme celui d'un rêve au réveil.

Cependant les événements se précipitaient, entraînés par la vitesse acquise. Clorinde était libre depuis la fin de février 1794. Le 24 mars, les Hébertistes allaient à l'échafaud ; le 5 avril, les Dantonistes y montaient à leur tour. Les dernières convulsions du volcan étaient trop violentes pour être de longue durée. Seul, Robespierre résistait encore, mais l'heure n'était pas éloignée où la Révolution allait dévorer ses derniers enfants.

Meslin calculait le terme prochain où il aurait à défendre sa tête. Malgré l'empire qu'il avait sur lui-même et le soin qu'il apportait à cacher ses inquiétudes sur le sort de Clorinde, elle avait pu suivre jour par jour, heure par heure, les transformations de son humeur jadis aventureuse, et elle en avait facilement pénétré la cause. Meslin voyait tomber une à une les feuilles du rameau verdoyant de la Liberté, et il assistait, triste et stoïque, au déclin d'une radieuse aurore.

Un soir que Meslin, selon son habitude, lisait le *Moniteur* assis au coin de la cheminée, Clorinde vint s'appuyer sur le dossier de son fauteuil et lui dit :

— Henri, vous êtes changé... Est-ce à cause de moi?...

A cette interrogation directe, Meslin interrompit sa lecture et considéra son amie avec attention, comme si son regard était doué de cette puissance inconnue qui pénètre les cœurs et domine la pensée.

— Oui, répondit-il, à cause de vous.

Il se fit un silence.

— Les temps sont difficiles, reprit Meslin. Les partis se succèdent, et l'échafaud dressé pour les vaincus de la veille attire les vainqueurs du lendemain. Les plus fermes et les meilleurs sentent leur tête vaciller sur les épaules. J'ai attendu jusqu'au dernier moment avant de vous parler du péril, et j'ai songé à votre sûreté.

— Et vous ?

— Ma place est ici.

— Et si vous mourez ?

— Qu'importe ! Les hommes succombent, les idées survivent.

— Je vous connais trop pour chercher à influencer votre résolution, mais je veux rester auprès de vous. Je ne vous quitterai pas.

— Vous avez pourtant promis autrefois de m'obéir, Clorinde.

— Vous m'avez déliée de cette parole ; mais puisque vous la rappelez, apprenez la vérité que vous ne savez pas encore. Si vous aviez exigé de moi l'exécution de ma promesse, je l'aurais remplie et je vous aurais méprisé. Votre conduite a dicté la mienne. Je veux être votre amie dévouée, je saurai mourir avec vous et donner la vie que je vous dois... Je n'ai pas oublié, Henri.

— Au nom de notre affection, mon amie, ne refusez pas la seule prière que je vous aie adressée, la première grâce que je vous supplie de m'accorder.

— Non. Je suis libre, seule au monde comme vous, mon parti est pris et irrévocable comme le vôtre. Vous ne pouvez m'abandonner. Je ne veux pas vous quitter, je reste là où vous êtes, et je vous suivrai partout où il vous plaira de me conduire.

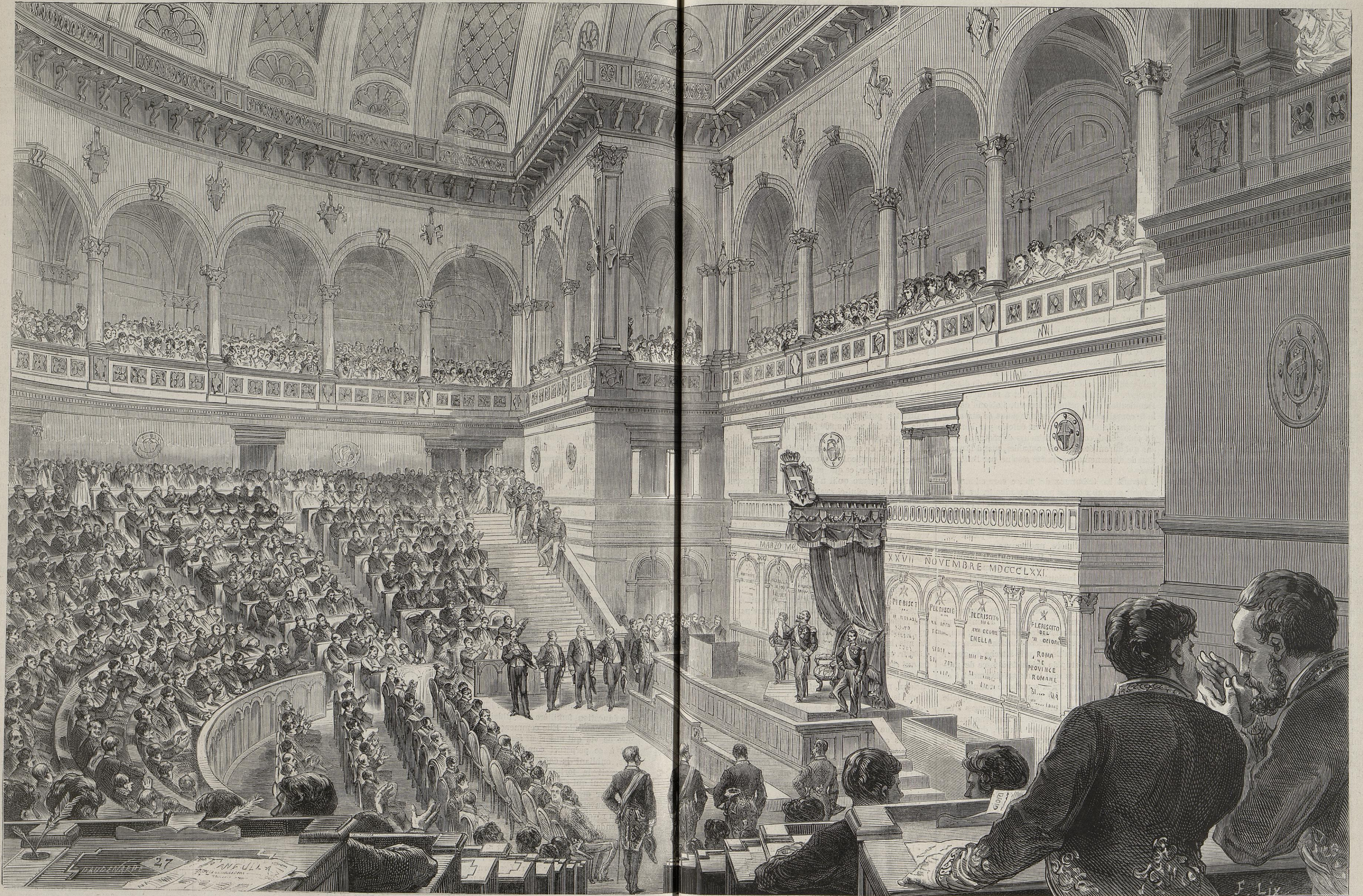
— Mais si je vous demandais une séparation qui peut être votre salut et le mien ?

— Parlez-moi avec franchise.

— L'avenir est incertain, obscur. Le jeu des circonstances me permettra peut-être de vous rejoindre alors que la fuite ne sera plus une trahison.

CHARLES JOLIES.

(La suite au prochain numéro.)



LES ITALIENS A ROME. — Nouvelle salle du Parlement italien, au palais de Monte Citorio. — Inauguration de la salle et discours du Roi. — (D'après le dessin de MM. Luc Olivier-Merson et Bénard.)

nuel a pris politiquement possession de Rome capitale, en inaugurant le parlement italien réuni dans la salle des députés du royaume. Dès le matin, de bonne heure, la garde nationale était sous les armes, la ville pavoisée, la foule dans les rues. Il y avait surtout un grand encombrement de curieux aux abords de Monte Citorio, attendant le roi et son cortège. A dix heures, les portes du palais s'ouvrent aux invités; à dix heures et demie, arrive la princesse Marguerite, qu'accompagne l'impératrice du Brésil; à onze heures, le roi avec les princes de Carignan et Humbert. Le cortège se compose de cinq voitures de gala, précédées, escortées, suivies de l'escadron des gardes nationaux, de lanciers d'Aoste et de cuirassiers, et chacun, à la vue d'un aussi brillant appareil, d'applaudir et de pousser les plus vives acclamations.

Entré dans la salle où l'attendait une assistance nombreuse et très-choisie, le roi monta sur l'estrade du président, posa son chapeau à ses pieds et prononça le discours que tous les journaux ont reproduit. Nous n'avons point à le donner ici, ni à l'apprécier. Notre rôle est plutôt de parler de la salle dont nous publions le dessin dans ce numéro.

Done, cette salle d'un aspect riche et monumental est demi-sphérique, avec gradins disposés comme dans les théâtres antiques; son plus grand diamètre mesure, à l'intérieur, 36 mètres, et 44 au fond du portique qui règne autour. Sa hauteur, jusqu'à la lanterne qui perce la voûte au centre, est environ de 30 mètres. On y compte 508 sièges pour un nombre égal de députés. Derrière le fauteuil du président, et au-dessus, sont les galeries ou loges réservées à la famille royale, au corps diplomatique, aux membres du Sénat, et, en se prolongeant dans la partie circulaire de la salle, le portique se divise en tribunes pour la magistrature, la garde nationale, la presse, etc. Les écrous des premières villes du royaume ornent les parois; mais le mur où s'adosse le siège présidentiel porte des inscriptions en lettres d'or, rappelant la date des divers plébiscites qui ont progressivement consacré l'unification de l'Italie. Le dernier, celui à droite, porte la date du 2 octobre 1870. Ajoutons que la construction intérieure est en bois teinté d'une couleur sombre avec rehauts d'or dans les principaux ornements, et que la voûte est décorée de dessins d'or sur fond bleu. Enfin, pour terminer, disons que la dépense de cette salle essentiellement provisoire, construite en quelques mois sur les dessins du chevalier Paolo Cornotto, architecte-ingénieur, qui en a aussi dirigé les travaux, s'additionne par la somme ronde de deux millions.

Le soir du 27, il y a eu grande illumination dans la ville. C'est le *municipe* qui a fait les frais de l'illumination de la place du Peuple, du Corso, de la via Ripetta, du Capitole, etc. La place du Peuple surtout se distinguait par l'originalité de sa décoration, parfaitement adaptée à la forme pittoresque des constructions qui la bordent: elle était transformée en un immense pavillon lumineux, l'obélisque du centre envoyant à des mâts en portique autour de la place mille et mille guirlandes de feux aux couleurs nationales. Rien de féérique comme cet ensemble supérieurement entendu, merveilleusement réussi.

Mais quoi! incident imprévu, auquel n'avait assurément point songé les organisateurs de la fête, ni le *municipe*, ni personne, le gaz faiblit, la pression cesse, et, de même que faute d'huiles s'éteint la lampe, l'illumination s'évanouit brusquement, faisant tout à coup succéder les tristes ombres de la nuit aux splendeurs les plus éclatantes, les plus prestigieuses qui aient jamais rempli de joyeuses clartés la ville naguère métropole du monde chrétien, aujourd'hui simple capitale de royaume, comme Madrid, Lisbonne ou Bruxelles.

O. M.

COURRIER DU PALAIS

Le colonel Lisbonne, l'ancien chasseur, l'ancien zouave, l'ancien fantassin des compagnies de discipline, l'ancien comédien, l'ancien directeur des Fo-

les-Saint-Antoine, l'ancien courtier d'assurances n'a rien gagné à être malade et à voir les poursuites disjointes à son égard, lors du jugement des chefs de la Commune. Dans les nombreuses affaires qui, depuis ce temps, ont été soumises à l'examen des conseils de guerre, son nom a été trop souvent prononcé et des faits, inconnus alors, ont été ainsi successivement révélés; l'accusation s'en est grossie, et c'est une condamnation capitale qui vient d'être prononcée contre lui, malgré les efforts consciencieux de M^e Haussmann, son défenseur. Ce jeune avocat du barreau de Versailles a fait preuve d'un talent réel dans toutes les causes qui lui ont été confiées d'office devant les conseils de guerre. M^e Haussmann n'est pas un défenseur fougueux, et il est trop jeune pour donner à son éloquence cette autorité que les avocats expérimentés savent faire jaillir de l'argumentation la plus sobre et du débit le plus calme; de plus, il est évident que ni les opinions, ni le tempérament de M^e Haussmann ne peuvent lui communiquer, dans des causes de ce genre, cette ardeur fiévreuse qui peut entraîner quand elle n'a pas convaincu; mais la cause est toujours étudiée avec un soin minutieux et elle est soutenue avec une fermeté persévérante, inébranlable, que l'on remarque d'autant plus qu'elle contraste avec la lenteur un peu timide, un peu malade même de la parole.

Les condamnés à la peine de mort, dans l'affaire de l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, se sont pourvus devant le conseil de révision, et leur pourvoi a été rejeté. Parmi eux, cependant, se trouvait le jeune Leblond, âgé de moins de seize ans lorsqu'il a accompli les faits qui ont motivé sa condamnation; c'est M. le commissaire de la République qui s'est pourvu contre cette disposition du jugement pour fausse application de la loi. Le conseil, tout en maintenant le verdict de culpabilité et la déclaration affirmative de discernement, a annulé le jugement et a renvoyé, pour l'application de la peine seulement, Leblond devant le 5^e conseil de guerre. C'est une peine de dix ans à vingt ans de détention qui est édictée par l'art. 67 du code pénal, contre les mineurs de moins de seize ans qui auront été déclarés coupables, quand la question de discernement aura été résolue par l'affirmative.

Devant les tribunaux de police correctionnelle, les petits vagabonds, les petits mendiants, les petits voleurs sont plus nombreux que jamais, et la pépinière des futurs repris de justice incorrigibles est en pleine culture. Nous avons vu, cette semaine, un de ces jeunes voleurs de 14 ans qui, en pleine audience, menaçait sa mère, une pauvre veuve qui ne pouvait plus le réclamer; il lui montrait le poing en criant: Tu verras.... Suit un gros mot que je ne veux même pas indiquer par une initiale!

Mais je ne puis pas me répéter chaque semaine, et je me hâte de quitter Paris. Devant la cour d'assises des Bouches-du-Rhône, à Aix, je trouve des sorciers. Quelle bonne fortune! il y a longtemps que nous n'en avions rencontré. Par exemple, ceux-là ne paraissent pas des nécromanciens bien convaincus; on dirait qu'ils ont pris à tâche de guérir leur victime de sa stupide crédulité à force de pratiques ridicules. Ils se sont livrés spécialement à ce que l'on pourrait appeler la sorcellerie culinaire. Je ne puis m'empêcher de remarquer avec quelle complaisance le surnaturel se plie aux usages d'un pays; les ingrédients de la cuisine magique varient selon les climats; ici c'est du beurre, du café, là c'est de la graisse, en Provence c'est naturellement de l'huile. Vous agitez cela fortement avec de l'eau dans une assiette, et aussitôt apparaît une figure qui est celle du malin personnage qui vous a jeté un sort. Un M. Nègre se croyait ensorcelé et il s'adressa à un nommé Lombardi et à un nommé Centurione, qui lui promirent de détruire le sortilège. L'huile battue dans l'eau, entre deux chandelles allumées, fit d'abord voir à l'impétrant le visage d'une femme jalouse qui avait jeté un sort à ce sexagénaire, puis on eut recours à un cœur de veau avec un clou fiché au milieu. L'incantation n'ayant pas eu de succès, on essaya le *coup du lapin*, et enfin le *coup du poulet*! Celui-là ne peut jamais manquer, jamais, jamais!

Pour l'instruction des néophytes, il est bon de savoir que le cœur de veau doit être accommodé au

vin, que le lapin doit être gros et cuit dans une casserole, que le poulet doit être fricassé avec deux bouteilles d'huile. Tout cela doit être mangé par les magiciens, l'impétrant doit, tout au plus, en prendre sa part, et cette part se trouve réduite par l'invitation que l'on adresse à certaines somnambules dont la présence ajoute aux *charmes* du repas satanique. Il faut décidément croire que le principal effet du *mauvais sort* est d'enlever au sujet toute espèce de bon sens.

L'accusé Lombardi avait eu au moins l'art de s'échapper des mains de la police; Centurione seul, sorcier de second ordre sans doute, était sur le banc des accusés. Inutile de vous dire que les débats n'ont été qu'un long éclat de rire; le seul fait sérieux et qui n'avait rien de surnaturel était celui-ci: les deux sorciers avaient invité M. Nègre à écrire sur plusieurs petits cœurs découpés dans du papier ces mots: « J'approuve ici dessus, » suivis de sa signature. Ecriture et signature avaient été imitées sur trois papiers timbrés qui représentaient trois billets à ordre, l'un de deux mille francs, les deux autres de cinq cents francs chaque. L'escroquerie se trouvait ainsi compliquée d'un faux et justifiait la compétence de la cour d'assises. Centurione a été condamné à trois années d'emprisonnement, et le chagrin qu'il a témoigné ne permet pas de supposer qu'il lui soit possible de passer au travers des murs.

Devant la cour d'assises de la Marne, à Reims, un cultivateur, nommé Denize, a comparu sous l'accusation d'assassinat. Denize s'était fait, de son autorité privée, commandant d'une compagnie de francs-tireurs, qui, selon l'accusation, n'aurait jamais rencontré les Prussiens et aurait beaucoup plus nui aux habitants qu'aux ennemis. Denize avait toujours refusé de reconnaître la suprématie des commandants militaires, il entendait ne relever que de lui seul. Un nommé Troyat, ayant eu l'audace de lever aussi une compagnie, Denize le fit arrêter par ses hommes. Il le menaça de mort et le maltraita; puis, tandis qu'on le conduisait à la ville, il lui tira un coup de fusil dans le dos. Troyat tomba mort sur le coup. Devant ses juges, Denize es! bien loin de soutenir qu'il était capitaine indépendant; il soutient, au contraire, qu'il a arrêté Troyat par ordre, ce qui est positivement démenti; en outre, il assure qu'il n'a tiré sur le prisonnier que parce que celui-ci avait un revolver à la main et faisait mine de s'en servir contre ceux qui le conduisaient; mais ceux-ci n'ont rien vu dans les mains du prisonnier, et l'on a retrouvé près de son cadavre, non pas un revolver, mais un couteau; encore ne sait-on pas s'il appartenait à la victime. Il paraît cependant que les antécédents de Troyat n'étaient pas trop purs, et que les témoignages ont jeté quelques doutes dans l'esprit des jurés, puisque Denize a été acquitté.

On sait qu'une action en restitution avait été intentée devant le tribunal civil de Toulouse par l'ancien préfet de police, M. Piétri, contre M. de Kératry, préfet de police au 4 septembre. Ce dernier a été mis hors de cause, ayant remis à l'Etat les 4,500 fr. trouvés à la préfecture de police: c'est l'Etat qui est condamné à rembourser cette somme à M. Piétri. On croyait ce procès gros d'incidents curieux, mais l'attente a été bien trompée à cet égard; le procès s'est dénoué sans bruit.

Aujourd'hui, comme la semaine dernière, je vais finir par une citation; j'ai à cœur de prouver à mes lecteurs que si j'ai mis quelque vivacité dans mes critiques contre l'ancien aménagement du Palais-de-Justice et contre cette reconstruction qui paraissait vouloir ne rien changer, ne tenir compte d'aucune plainte, d'aucune réclamation, j'ai à cœur de prouver, dis-je, que je puis m'appuyer de voix plus autorisées que la mienne.

Voici un passage du rapport fait par M^e Nicolet au nom de la commission nommée par le conseil de l'ordre des avocats:

«... La critique aurait assurément meilleur jeu avec l'exécution elle-même; nous n'avons pas la prétention de la condamner au nom de l'art architectural; et cependant, s'il suffit d'en avoir quelque sentiment pour admirer, par exemple, dans la nouvelle façade et dans le vestibule des nouvelles cours d'assises, ces beautés de premier ordre, dont nous ver-

rons, il faut l'espérer, le complet épanouissement, il suffit également des plus simples notions du goût pour regretter dans nos salles d'audiences, et surtout dans les enceintes criminelles, où tout doit rappeler l'austérité de la loi, cette profusion d'ornements et de dorures, dont le tort le plus véniel est assurément de n'y point être à leur place.

Mais ce qui soulève des griefs bien autrement graves, ce sont les conceptions générales qui ont présidé à la reconstitution du Palais, les appropriations qui ont été faites, et les aménagements qui ont été disposés pour les divers services. Il faut que ceux qui sont destinés à y vivre aient été bien peu consultés pour que les nécessités les plus élémentaires aient été à ce point ou négligées ou dédaignées. Que dire de ces chambres civiles où le barreau ne peut pénétrer qu'à travers une foule souvent impénétrable pour venir disputer à l'invasion des oisifs la place déjà si exigüe qui lui est soi-disant réservée, et un peu d'air respirable à une implacable curiosité? Que dire, en particulier, de cette cinquième chambre qui ne peut contenir que la moitié du personnel dont la présence est nécessaire à l'appel des causes? Que dire encore de ces chambres correctionnelles où les témoins sont arrachés à grand'peine de la cohue qui s'y presse pour être parqués dans une sorte de cabanon dont un condamné aurait droit de se plaindre?

Qu'a-t-on donc fait de ce terrain dont l'étendue se compte par hectares? On s'y perd à travers la profusion des escaliers monumentaux, des larges avenues et des vestibules grandioses; mais il est un détail qu'on semble avoir relégué au dernier plan, ce sont les salles où se rend la justice!.... »

Plus loin, M^e Nicolet dit encore :

« Encore une fois, messieurs, n'accusons pas les architectes; évidemment ils n'ont pas connu les nécessités pratiques auxquelles ils devaient, avant tout, donner satisfaction; et, sans insister sur des détails que l'on pourrait multiplier presque à l'infini, on doit conclure qu'en leur confiant le soin de bâtir la maison on ne leur a pas dit les besoins de ceux qui devaient l'habiter.

Mais si nous devons nous résigner au fait accompli, il faut au moins que l'avenir mette à profit la leçon que lui donne le passé! Le Palais est à reconstruire au moins dans une large mesure... etc. les travaux sont en voie de préparation; il est donc encore temps de s'en préoccuper, mais il n'est que temps,.... etc..... »

Je crois n'avoir pas dit autre chose, quoique j'aie pu le dire moins bien!

PETIT-JEAN.

SOUVENIR

A voir ses blonds cheveux, soie ondoyante et fine,
S'épandre, et sur son cou nouer leurs écheveaux,
Et le rire, plus frais que la voix des oiseaux,
Se poser et chanter sur sa lèvre divine,

Je vous croyais ses sœurs, blanches filles d'Égine,
Menant, le soir, les chœurs sous les sombres rameaux —
Quand tombé de ses yeux, si calmes et si beaux,
Un rayon me montra la rive Poitevine.

O Poitou, ciel d'azur voilé de blancs nuages!
O vallons souriant s! ô fraîcheur des ombrages!
Douce placidité des prés silencieux!

Et vous, rayonnements des sommets et des plaines!
Avez-vous plus de paix et de splendeurs sereines
Que n'en a son regard profond et radieux?

AUG. DU PLESSIS.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Reprise de *Guillaume Tell*, opéra en quatre actes, de Rossini. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE : *Rossini*, par Arthur Pougin; Paris, in-8°.

Guillaume Tell eût fait une bien autre figure, il y a un an, en sonnait ses fanfares patriotiques à l'heure où Paris était armé en guerre. Mais, si vous

vous en souvenez, nous avons déjà, au 15 décembre, subi trois mois de siège, et nous étions assez misérables pour ne pouvoir allumer la rampe des théâtres. Il eût fallu jouer aux chandelles comme du temps de Lulli, et avant que le banquier Law n'eût payé de sa poche des bougies à l'Opéra.

Pourtant, combien le plaisir si nerveux que l'on tire de la musique peut emprunter de force aux circonstances, à l'air que l'on respire, à l'idée dominante du jour! Telle partition, belle d'ailleurs en tout temps, prend une signification nouvelle et devient d'*à-propos* à un moment donné. C'est ainsi que *Robert-le-Diable*, par exemple, acquerrait un surcroît de puissance si, comme en 1831, la littérature, et, par suite, tous les arts, se remettaient à la mode moyen âge. C'est encore ainsi que Meyerbeer fut admirablement servi par les événements lorsqu'il donna en pleine révolution son *Prophète*, dont plus d'une page est empreinte d'esprit révolutionnaire.

Il est donc croyable que, l'année dernière, *Guillaume Tell* eût été chanté avec plus de chaleur et surtout écouté avec une prévention plus favorable. Alors on se fût aisément figuré que Dulaurens, qui d'ailleurs a beaucoup de voix, chantait avec un goût exquis; que Roudil, qui a peu de voix, remplissait la salle de notes vibrantes, tandis que, par le fait, il débite son rôle pour le souffleur. L'illusion de l'auditeur, ému d'avance, peut aller jusque-là.

Nous voulons bien supposer que Dulaurens, avant peu, saura acquérir cet art des nuances, ce style délicat qui plaît aux raffinés de Paris, et qu'il n'a pu deviner sur les nombreux et lointains théâtres où il joue depuis quinze ans. Il nous est agréable aussi d'espérer que Roudil, après expérience faite de la sonorité de la salle de l'Opéra, fera sortir plus hardiment sa voix. Mais, en attendant cet avenir souhaitable, les représentations données par ces messieurs ne sont rien moins que mémorables. Nous n'en parlerions même pas, si ce n'était que nos abonnés nous ont donné commission de les entretenir de *tout* ce qui se passe à Paris dans le domaine musical.

Et pour rester jusqu'au bout commissionnaire fidèle, attentif, scrupuleux, il faut que nous disions combien ces petites demoiselles de la danse ont gâté le divertissement du premier acte. Deux ou trois répétitions supplémentaires, qu'on pourrait leur infliger comme *pensum*, remettraient peut-être toutes choses en place. Les pieds ne batteraient plus le plancher à contre-mesure, les gestes des bras se feraient avec plus de cadence, les manœuvres s'exécuteraient avec une précision plus géométrique. Or, s'il s'agissait de former des pas sur la musique cathoduse de M. Wagner, on comprendrait ces managements aurhythme; mais avec du Rossini à l'orchestre...!

Par compensation, les chœurs ont été irréprochables : belle qualité de son, ensemble parfait, sentiment dramatique très-remarquable. Et ce dernier point est le plus malaisé à obtenir de chanteurs anonymes très-difficiles à intéresser à l'action du drame. Si dans la vie réelle la foule est susceptible de violentes passions, au théâtre elle est presque toujours inepte.

A chaque audition nouvelle de *Guillaume Tell* nous admirons avec plus de force ce qu'il a fallu de génie à Rossini pour habiller de musique le plus plaisant des livrets d'opéra sérieux. Oh! ce livret!... voilà justement le carnaval qui vient, il faudrait le jouer une fois sans musique, et on rirait!

Croiriez-vous, par exemple, qu'au troisième acte, Gessler (costumé en François I^{er}, vers le commencement du quatorzième siècle) condamne Guillaume Tell à être mangé par les serpents? — « Aux reptiles je l'abandonne, et leur horrible faim lui répond d'un tombeau. » — Vérifiez sur la partition, et vous verrez que je n'invente pas ce serpent suisse, lequel, ayant justement un horrible appétit (comme cela se trouve!) peut répondre à Guillaume qu'il trouvera un tombeau dans son estomac!!!

Il y a quelques années, au théâtre du Palais-Royal, on s'amusait d'un amiral suisse que jouait Lassouche. La bourde était moins forte que celle du serpent, car, à la rigueur, la Suisse peut mettre des chaloupes canonnières sur ses lacs et les faire commander par des amiraux.

J'ai relevé aussi ce cri du cœur poussé par Guillaume au moment où il tue Gessler : « Que la Suisse respire!!!... » Ce verbe est drôle, même au sens figuré où il doit être pris, car la Suisse est par excellence le pays de la respiration, et elle pourrait fournir de l'oxygène à l'Europe entière.

Puisque nous en sommes à *Guillaume Tell*, ce nous sera une occasion de signaler le travail que M. Arthur Pougin vient de publier sous ce titre : *ROSSINI, notes, impressions, souvenirs, commentaires*.

Nous avons déjà dans notre bibliothèque le *Rossini* de Stendhal, celui des frères Escudier, celui de M. A. Agenedo, qui sont des biographies, enfin celui de Oettinger, qui est un roman, avec un arrière-goût de pamphlet.

Le livre de M. Pougin vient s'ajouter à notre collection, et n'y fera point double emploi, car l'auteur n'y raconte pas pied à pied la vie de son héros. Il se contente d'une suite de notes jetées sur le papier au hasard du caprice, et dans lesquelles il expose ses vues personnelles sur plusieurs opéras de maître, tout en se montrant curieux aussi de l'anecdote piquante et du détail biographique inédit.

Savait-on, par exemple, que lorsqu'il composait *Guillaume Tell*, Rossini habitait le n° 40 du boulevard Montmartre? que Boïeldieu et Carafa étaient locataires de la même maison, et qu'ils y ont écrit, l'un *la Dame Blanche*, l'autre *Masaniello*?

Il nous est avis qu'au lieu d'envoyer ses lauréats à Rome, l'Etat pourrait les loger dans cet immeuble inspirateur, qui est hanté par la bonne fée, et dont, pour sûr, les murs ont des oreilles.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — L'évasseur vient de mourir; l'évasseur, la célèbre basse, qui avait créé le rôle de Bertram dans *Robert-le-Diable*, celui de Marcel dans *les Huguenots*, celui du Cardinal dans *la Juive*, etc. — Les fenêtres du nouvel Opéra sont livrées depuis quelques jours aux vitriers. — Il est question de reprendre *l'Étoile du Nord* à l'Opéra-Comique. — Au Théâtre-Lyrique (Athénée), prochainement *Javotte*, opéra comique de M. Jonas, et *l'Esclave d'Athys*, partition de M. Derillemont. — Aurons-nous un Théâtre-Italien, cet hiver? ... Toujours même incertitude.

A. L.

BIBLIOGRAPHIE

LES RACES HUMAINES

PAR LOUIS FIGUIER (1)

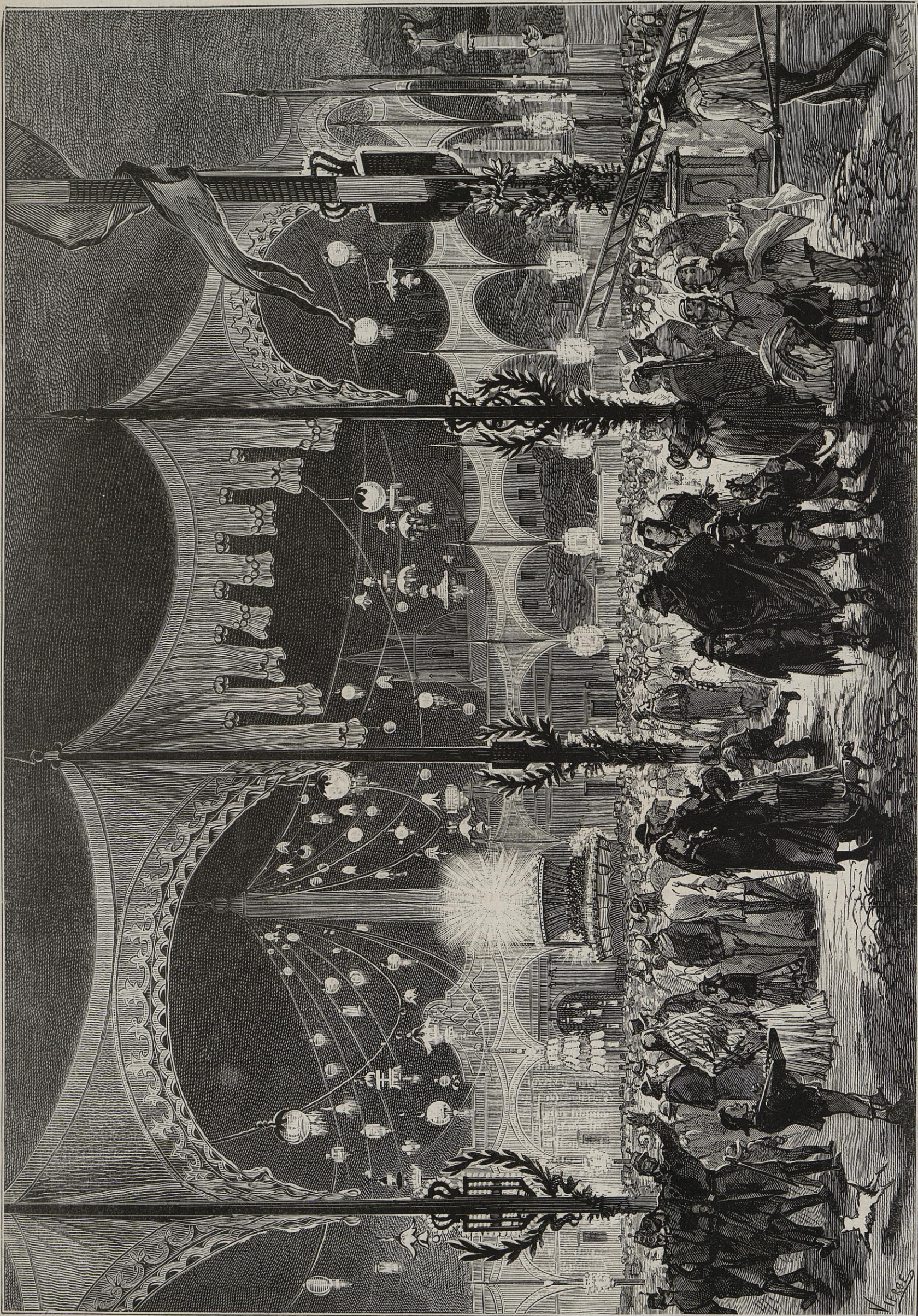
(Voir les gravures à la page 392.)

Le nouveau volume illustré que M. Louis Figuier vient de faire paraître est un des plus intéressants qui soient sortis de sa plume féconde. Parcourir d'un bout à l'autre notre globe pour faire connaissance avec toutes les populations qui l'habitent; apprendre leurs coutumes, leurs usages et leurs mœurs; étudier leurs types et leur structure physique; rechercher la place qu'elles occupent sur les degrés de la civilisation moderne, quoi de plus attrayant et de plus instructif? C'est ce que l'on fait en parcourant l'ouvrage de M. Louis Figuier; car, sous le titre de *Races humaines*, l'auteur nous donne une suite de voyages amusants et curieux, une série d'observations morales et de traits de caractères, pris chez les différentes nationalités contemporaines. Ce tableau des populations actuelles du globe est aussi complet que possible. Dans cette immense pérégrination à travers la terre habitée, l'auteur n'a rien oublié de ce qui pouvait instruire ou intéresser les lecteurs de tous les âges.

Un tel ouvrage comportait de nombreux dessins. Cette partie du programme est largement remplie, car à chaque page, pour ainsi dire, on trouve une gravure représentant un type de la famille humaine, ou un échantillon exact des populations décrites et étudiées dans le texte. Un certain nombre de planches en couleur complètent cette riche illustration.

Les problèmes scientifiques qui se rattachent aux races humaines ne sont pas écartés ou esquivés par

(1) 4 vol. grand in-8°, illustré de 331 gravures sur bois et de 8 planches colorées. — Librairie Hachette. Prix broché : 40 fr.



ROME. — Illumination de la « Piazza del Popolo » à l'occasion de l'ouverture des Chambres italiennes. — (D'après le dessin de MM. Luc Olivier-Merson et Bénard.)

l'auteur. La question de l'unité ou de la pluralité des races humaines, qui a été tant de fois agitée parmi les savants, est abordée par lui très-nettement. M. Louis Figuier rejette la théorie de la pluralité des races. Il établit, par des arguments catégoriques, qu'il n'a pu exister plusieurs centres de création pour notre espèce. Il admet que la souche de l'humanité est unique, et que le premier homme a dû voir le jour, ainsi que l'a dit Cuvier, dans les régions centrales de l'Asie. L'humanité est partie de ce lieu d'origine, pour se répandre peu à peu sur toute l'étendue du globe. C'est l'influence du climat, du sol, de la nourriture, des habitudes et des mœurs, qui a déterminé la formation des différentes races humaines actuelles. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Louis Figuier les remarquables développements donnés à cette théorie de l'origine de notre espèce, théorie ancienne, mais qui est ici rajeunie et confirmée par des considérations nouvelles et frappantes.

La classification des races humaines suivie dans l'ouvrage qui nous occupe est celle qui fut proposée par un savant belge, M. d'Omalins d'Hallo, et qui admet cinq races : les races blanche, jaune, brune, rouge et noire. Cette classification était la meilleure à adopter dans un ouvrage de vulgarisation scientifique, parce qu'elle est la plus facile à retenir, et parce qu'elle répond assez exactement aux divisions géographiques. En effet, les peuples appartenant à la race rouge habitent l'Amérique ; la race noire est propre à l'Afrique, la race blanche à l'Europe, la race jaune à l'Asie, la race brune à l'Asie et à l'Afrique. Il est évident que cette classification est très-avantageuse quand on veut, comme l'auteur des *Races humaines*, décrire l'homme actuel considéré sous toutes les latitudes, quand on veut, avant tout, instruire le lecteur et laisser dans son esprit des notions exactes et utiles sur les hommes, nos frères par la nature, qui sont disséminés sur les différents points du monde.

En résumé, le nouvel ouvrage de M. Louis Figuier, amusant et instructif à la fois, ne peut manquer d'être recherché dans les familles, quand surgira la grande question des étrennes littéraires du nouvel an.

Les gravures qui accompagnent notre article sont empruntées aux *Races humaines* de M. Louis Figuier, et donnent une idée des beaux dessins que renferme cet ouvrage.

MAXIME VAUVERT.

L'EMPEREUR DU BRÉSIL

L'empereur du Brésil, arrivé samedi à Paris, sous le

veur de son jeune fils, et donna pour tuteur à ce bambin de cinq ans, l'ancien chef du parti démocratique, exilé en France depuis huit ans, Bonifazio-Jose de Andrada e Sylva. Quand le nouveau ministre fut arraché du Palais Impérial, en 1833, dom Pedro II passa sous la tutelle directe du conseil de régence.

Le 23 juillet 1840, ce conseil abdiqua et l'empereur prit solennellement la couronne le 18 juillet suivant.

En quelques mois, dom Pedro II réduisit à l'impuissance l'insurrection qui venait d'éclater, et depuis cette époque, il n'a cessé de gouverner en paix ses États, toujours esclave de la Constitution, faisant tous ses efforts pour développer l'influence et la prospérité du Brésil.

Il a épousé, en 1843, la fille de François I^{er}, roi des Deux-Siciles.

Parmi les événements les plus saillants de ce long règne, il faut citer l'abolition définitive du commerce des noirs et l'envoi de secours au général Urquiza, pour le renversement de Rosas, renversement qui valut au Brésil un agrandissement de territoire et la libre navigation de la Plata. Le Brésil compte aujourd'hui dix millions d'habitants et marche sans obstacle vers un immense avenir.

Il y a dix ans, dom Pedro exécutait de longs et pénibles voyages dans toutes les parties de son Empire, et, en 1867, il ouvrait la navigation de l'Amazone aux navires de toutes les nations. Son genre, le comte d'Eu, s'est couvert de gloire dans la terrible guerre du Paraguay, qui avait créé de si grandes difficultés au gouvernement brésilien.

Protecteur éclairé des sciences et des lettres, dom Pedro assistait, au mois d'août dernier, au congrès

d'Anvers, en qualité de membre de la société de géographie de Paris, et rendait visite, il y a quelques semaines, à l'illustre auteur des *Fiancés*, à Alexandre Manzoni.

L'empereur du Brésil est venu en Europe pour se distraire, ainsi que l'impératrice Thérèse, de la perte douloureuse qu'ils ont faite d'une fille de vingt-deux ans.

Pendant son absence, la régence a été confiée à sa fille aînée, la princesse Isabelle, épouse du comte d'Eu, fils aîné du duc de Nemours.



DOM PEDRO II D'ALCANTARA, empereur du Brésil, récemment arrivé à Paris.

nom de duc d'Alcantara, s'appelle Jean-Charles-Léopold-Salvador-Bibiano-Francisco-Xavier-da-Paula-Leocadio-Michel-Gabriel-Raphael-Gouzaga Pedro II d'Alcantara.

Né à Rio-Janeiro en décembre 1825, il perdait l'année suivante sa mère, archiduchesse d'Autriche.

Son père, fils de Jean VI, roi de Portugal, fut le premier empereur du Brésil, devenu indépendant. Sa sœur a épousé le duc de Joinville.

Pedro I^{er}, fatigué de lutter contre une opposition toujours croissante, abdiqua, le 7 avril 1831, en fa-

La régente a eu l'heureux privilège de promulguer la loi votée par les deux Chambres de Rio-Janeiro pour l'émancipation graduelle des quinze cent mille esclaves du Brésil.

D'un naturel doux et bon, le nouvel hôte de la France, ne manque point d'énergie, et il a donné des preuves d'une intelligence supérieure. Le Brésil confond ses institutions libérales et son souverain dans un même amour, et, grâce à cette entente admirable, il exerce une influence incontestable sur tous les autres États de l'Amérique méridionale.

V.-F. M.

NOTRE JOURNAL DE MODES

L'administration du *Monde illustré* fera paraître, à partir du 1^{er} janvier, un journal de modes — ou plutôt un journal de *l'art de la mode*, dans ses formes multiples, depuis le vêtement jusqu'à l'ameublement, en passant par les bijoux, les tapis, les bronzes et l'orfèvrerie.

L'art de la mode est essentiellement français et plus particulièrement parisien. Notre journal entend soutenir, vis-à-vis de l'étranger, la prépondérance du goût français, des produits français, des modes françaises. Il affirmera plus énergiquement que jamais la réputation séculaire de nos artistes. Il tendra surtout à vulgariser en France, à rendre accessible à tous le culte du bon goût, du bon ton et de la saine élégance.

Notre journal, auquel les artistes et les écrivains qui ont fait le succès du *Monde illustré* assurent leur concours, a pour titre :

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

La REVUE DE LA MODE paraîtra tous les Dimanches.

Chaque numéro se compose de huit pages de texte, à trois colonnes, illustrées de nombreux dessins représentant les modes du jour : toilettes de dames et d'enfants, costumes, confections, chapeaux, coiffures, lingerie, travaux à l'aiguille, etc., etc.; et les œuvres d'art qui contribuent à l'ornementation de la maison : bronzes, bijoux, tableaux, orfèvrerie, ameublement, etc.

Le texte comprend : une Chronique de la Mode, par M^{me} la vicomtesse de **Renneville**; la Mode pratique et les ouvrages de Dames, par M^{me} **Bougy**; des Causeries sur les usages et le savoir-vivre, par M^{me} **de Bassanville**; des nouvelles, romans, voyages, variétés, poésies, charades, rébus, etc., d'une moralité irréprochable.

La REVUE DE LA MODE adjoint deux fois par mois, à ses numéros, de grandes feuilles supplémentaires reproduisant de nombreux patrons de grandeur naturelle pour robes, confections, lingerie, soutaches, broderies, chiffres, armoires, etc., avec des instructions claires et précises indiquant la manière de tailler et de confectionner, avec exactitude et économie, toutes les toilettes représentées dans le journal.

La REVUE DE LA MODE donne donc, par an :

CINQUANTE-DIX NUMÉROS illustrés, de 8 pages grand format du *Monde illustré* (un numéro tous les dimanches), formant à la fin de l'année un magnifique volume de 416 pages à trois colonnes, tiré sur papier de luxe par l'imprimerie du *Monde illustré*;

Et **VINGT-QUATRE GRANDES FEUILLES** (deux feuilles par mois), formant un répertoire de plus de *neuf cents patrons* de grandeur naturelle.

Le prix d'abonnement pour l'année est de :

12 FRANCS POUR PARIS

14 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS

On peut s'abonner pour six mois, ou trois mois, pour Paris et les départements, aux conditions suivantes :

PARIS Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 »
DÉPARTEMENTS. Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 50

GRAVURES COLORIÉES

Il sera facultatif aux abonnés de la *Revue de la Mode* de recevoir, avec chaque numéro, une splendide planche de modes, gravée sur acier, tirée sur Bristol et artistiquement coloriée à l'aquarelle.

Ces cinquante-deux feuilles coloriées à l'aquarelle fourniront par an un album de cent vingt toilettes inédites, dessinées d'après les modèles des premières couturières, dont le journal s'est assuré le concours.

Le prix de l'abonnement au journal complet (32 numéros et 24 feuilles de patrons), avec les 52 planches coloriées rendues franco à domicile est de :

24 FRANCS PAR AN POUR PARIS

25 FRANCS PAR AN POUR LES DÉPARTEMENTS

PARIS. — Six mois 13 » — Trois mois 6 75
DÉPARTEMENTS. — Six mois 13 50 — Trois mois 7

Tous les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On peut donc s'abonner dès aujourd'hui, à partir du 1^{er} janvier 1872; un numéro *specimen* sera de suite envoyé gratuitement à nos premiers abonnés.

Il faut avoir soin d'indiquer si l'on désire recevoir le journal avec ou sans les gravures coloriées.

On s'abonne, en s'adressant directement et par lettre affranchie, à l'administrateur de la *Revue de la Mode*, aux bureaux du *Moniteur universel* et du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris. Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant de l'abonnement en un mandat sur la poste ou un bon à vue sur Paris.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Voici venir le 1^{er} janvier de l'an de grâce 1872. Femmes et enfants attendent ce jour avec une égale impatience. Noël, avec un arbre enchanté, est le lever de rideau de cette pièce féerique qui a nom les fêtes du jour de l'an. Que de cadeaux, de baisers, d'étrennes affectueuses s'échangeant ce jour-là!

C'est surtout à la *Capitale* qu'on courra choisir ses cadeaux. Le plus puissant mobile vous y attire, l'économie. Les fortunes sont trop ébranlées pour que la question d'intérêt soit négligée. Ici le bon marché atteint des proportions dont on a peine à se rendre compte. Il faut en chercher l'explication dans le génie commercial des administrateurs de la *Capitale*.

Un album, dernière œuvre de Coinchon, le héros regretté de Buzenval, fera bondir d'aise le cœur de M. Bébé et de M^{lle} Lili. Il est vendu à Londres 75 fr. et à la *Capitale* 6 fr. 40 c. Rien de joli, de frais, de mignon comme ses 27 gravures alphabétiques et enfantines qui instruisent l'enfant en l'amusant.

Dans cette exposition d'objets d'étrennes, quelle exquise variété de bibelots d'un goût gracieux et coquet : maroquinerie, éventails, écrans du Japon, bijoux de jais; que de fantaisies originales, de riens charmants, menue monnaie des étrennes.

Les costumes et les confections de la *Capitale* ont un cachet particulier d'élégance et de distinction. Le goût le plus pur a présidé à leur coupe et à leur ornementation.

Les soieries justifieraient à elles seules la vogue immense du magasin. A 8 fr. 75 un cachemire de soie noire, nommé *Paris-capitale*, qualité extra, d'une solidité garantie. Dans les mêmes conditions avantageuses, un poulx de soie de nuances nouvelles à 3 fr. 90 c.; une soie rayée, satinée et canelée à 2 fr. 25 c.; un velours de Lyon, à 5 fr. 90 c.

Les tissus de fantaisie, la mercerie, la lingerie, la fourrure offrent des occasions dont il est difficile de se faire une idée.

Il faut en convenir, l'élégance est l'égérie de la *Capitale*, et le bon marché sa grande attraction. (Rue de la Chaussée-d'Antin et place de la Trinité).

**

Qu'ils sont élégants ces fichus frangés en crêpe de Chine de la *Malle des Indes*. Les uns, couleur au-

rore avec effilé blanc, ou *vice versa*; les autres, bleu de ciel d'Espagne, avec frange blanc de neige; d'autres, verts comme la prairie émeraude, avec effilés même nuance; d'autres tout blanc ou tout rose, d'un rose tendre comme un fond d'horizon à l'aube, ou bien violets comme la fleur des bois; ces derniers pour demi-deuil.

Ces fichus se jettent négligemment sur les épaules avec robe décolletée, ou se portent en capulet; le goût en fait un ornement coquet. Suivant leur dimension, ils sont de 15 fr. ou de 25 fr.

Les boîtes illustrées, renfermant, par douzaine, des cache-nez ou des mouchoirs pour la poche, forment le plus charmant cadeau d'étrennes.

La *Malle des Indes* (24 et 26 passage Verdeau) envoie ces ravissants articles contre remboursement ou contre un bon de poste. Elle prie instamment d'indiquer le prix qu'on veut y mettre.

**

On sait que la fameuse Ninon de Lenelos possédait une beauté, une fraîcheur inaltérables, dues aux recettes de son parfumeur. Ces recettes sont aujourd'hui la propriété de la maison qui porte le nom de cette femme célèbre.

Cette parfumerie, qui a le don de vous rendre jeune et jolie quand même, se vend complète en charmants coffrets de 8 fr., 12 fr., 16 fr., 25 fr., 50 fr., 70 fr. et 150 fr. Les coldcream, les eaux de toilettes, les parfums, tous les talismans de beauté employés par la Belle des Belles, se trouvent dans ces boîtes de Jouvence qui seront, évidemment, les étrennes les mieux accueillies du monde. Quelle femme ne serait heureuse de prolonger le printemps de sa vie jusqu'aux extrêmes limites de l'automne.

La parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-septembre, expédie franco à partir de 25 fr.

C^{ste} A. DE BORETTY.

LA VILLE DE LYON, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, vient de créer 3 modèles inédits de voilettes d'hiver en tulle brodé au passé et au crochet.

Un immense assortiment de voilettes noires et blanches est arrivé d'Angleterre.

Aux écharpes et aux fichus crêpe de Chine frangés à même, la *Ville de Lyon* vient d'ajouter une sortie de théâtre, formant capeline et fichu, ornée d'une frange nouée en soie brillante, nuance de lumière.

Pour satisfaire à la demande de plusieurs de ses clients, cette maison, la première de Paris dans ce genre, vient de modifier le ruban romain tel qu'il a été vendu jusqu'à ce jour; elle s'est attachée à reproduire fidèlement les teintes et la disposition de la véritable ceinture des paysannes de la campagne de Rome. Ce ruban ne pourra être vendu qu'à partir du 18 de ce mois.

Pour cadeaux du nouvel an, nous engageons nos lectrices à ne pas oublier cette ceinture ainsi que le fameux gant Joséphine dont l'éloge n'a plus à être fait.

Pour vêtements de drap, la mode est aux garnitures en grosse soutache Mohair et galon pareil natté ou côtelé.

Les franges de laine noire, torsos ou à ballons ont également un grand succès.

ÉCHECS

CORRESPONDANCE.

M. le curé C. à H. St. L. — Dans la solution du problème n° 389, le premier coup des Noirs est suivi de l'annotation (meilleur), qui signifie que toute autre manière de jouer entraînerait plus rapidement le mat. Si, au lieu de F^d D², les Noirs jouaient R 4 F, ils succomberaient un coup plus tôt, par C 6 D, échec, suivi de D 3 C ou 7 FR, échec et mat. Il n'est pas d'usage de noter les variantes en un nombre de coups inférieur à celui de l'énoncé du problème, par la raison qu'elles dérivent d'une défense défectueuse.

M. le cocteur Michalski. — Les problèmes annoncés seront les bien venus. Annotez-les comme il vous plaira. Je tiens en réserve la jolie course de Cavalier qui gagnerait peut-être, sous le rapport de la régularité, à être modifiée ainsi : Supprimer la ligne de 3 CD des Blancs à 1 FD, ajouter les deux lignes de 1 TD à 3 C et de 2 T à 1 F. On aurait alors deux chaînes rentrantes d'un dessin très-élégant et parfaitement symétriques.

Solution du problème n° 391.

- 1. D 2 FR
- 2. D 3 R, échec
- 3. D 4 R, échec et mat.

(A)

- 2. C 3 R, échec
- 3. C 6 F ou D 3 C, échec et mat.

(B)

- 2. C 3 R, échec
- 3. D 2 T ou 3 C, échec et mat.

(C)

- 2. C 6 FR échec
- 3. C 3 D ou F pr. F, échec et mat

(D)

- 2. C pr. F, échec
- 3 D 6 F, échec et mat.

Solutions justes : MM. L. Landau; le docteur Michalski, à Villiers-Saint-Benoît; le capitaine Charoussat, aux Vans; N. Raynal, à Lille; Barré, Théâtre-Français; Stiennon de Meurs, à Liège; le comte d'Orfengo, à Nice; café Frémont; Maciejowski, à Saint-Amand; Chauvigné, à Chemillé-sur-Dôme; L. Manoury, au Havre; Villiers, cercle du Pont, à Baccarat; café de Koch, à Mantes; cercle de l'Avenir, à Châlons-sur-Saône; Gérard et Fiasson, à Saint-Etienne; A. B., lieutenant d'artillerie; J. Tessier, à Bordeaux; Girard, à Lussières; E. Grangeret, à Genève; café Paulin; Ch. Gilbert.

Plusieurs autres solutions adressées, débutant en général par C 3 R échec, suivi de D 3 F, échec, sont détruites par ce second coup des Noirs : P pr. D échec, qui ne permet pas de donner le mat avec le Cavalier.

Nous devons pourtant ajouter que la position de ce problème a besoin d'être rectifiée par l'addition d'un pion blanc, à 5 CD, en vue de la défense D 2 FD qui retarderait le mat d'un coup.

Autres solutions justes du problème n° 390 : MM. Poisson et Ménard, à Chavagnes; N. Raynal, à Lille; V. Chauvigné; Tonin Péraldi, à Ajaccio; Samuel; E. Grangeret, à Genève.

Solution du problème n° 392.

- 1. D 8 CR
- 2. P 4 T, échec
- 3. D pr. F ou 8 TD ou 8 FD suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.

(A)

- 2. P 4 F
- 3. C ou P, échec et mat

(B)

- 2. P 3 C, échec et mat le coup suivant.

(C)

- 2. D pr. F (échec, dans le second cas) et mat le coup suivant.

Solutions justes : M^{me} Emma Paham, à Lyon; MM. J. Planche; Quéval, à Fauville; café Drapés, à Sens; Stiennon de Meurs, à Liège; Barré, Théâtre-Français; L. de Croze, à Marseille; Léopold Landau; café Cauvet, à Cogolin; E. Frau, à Lyon; Cercle du Creuzot; le capitaine Charoussat, aux Vans; Girard, à Lussières; Le turco de Poissy; le cercle de Ferrières; Devot, 9^e chasseurs, à Rocquencourt; A. Gouyer; G. Latta, à Mantes; E. Léger, au Havre; F. Espanet, café du Nil, à Marseille; F. Miquet à Mantes; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Poisson et Ménard, à Chavagnes; Sarramea et Tessier, à Bordeaux.

P. JOURNOUD.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^o
79, boulevard Saint-Germain, Paris.

ÉTRENNES DE 1872

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

FORMATS IN-4^o ET IN-8^o

Éditions de grand luxe

ROME, description et souvenirs, par Francis Wey. — Un magnifique volume grand in-4^o, contenant 400 gravures sur bois exécutées d'après les dessins de MM. Anastasi, E. Bayard, H. Catenacci, H. Chapuis, E. Delaunay, Hubert Clerget, H. Crépon, Français, Lancelot, Jules Lefèvre, Hector Leroux, A. Marie, C. Nanteuil, de Neuville, Paquier, Petot, M. Rapine, Henri Regnault, P. Sellier, Théron, Ulmann; A. Viollet-Leduc, et un plan de Rome gravé sur acier. — Broché, 30 fr. — Richement relié, avec fers spéciaux, 65 fr.

SOMMAIRE DE L'OUVRAGE

Antiquités, moyen âge, renaissance. — Origines chrétiennes. — Étude critique des ruines, des monuments, des œuvres d'art. — Traditions légendai-

res. — Fouilles et découvertes récentes. — Recherches sur les anciennes fresques. — Basiliques et églises. — Palais et musées.

Epoque actuelle. — Institutions, caractères et portraits. — Le peuple. — La bourgeoisie. — La société. — La cour pontificale. — Aspect de la ville. — Campagne de Rome. — Sites et paysages. — Scènes de mœurs.

LE TOUR DU MONDE, nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. Edouard Charton, et très-richement illustré par nos plus célèbres artistes. — Années 1870 et 1871. — Prix des deux années, brochées en un ou deux volumes, 25 fr. — La reliure en percaline se paye en sus : en un volume, 2 fr.; en deux volumes, 3 fr. — La demi-reliure chagrin, tranches dorées : en un volume, 5 fr.; en deux volumes, 8 fr. — La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : en un volume, 7 fr.; en deux volumes, 12 fr.

Les onze premières années sont en vente. — Elles contiennent 200 voyages, près de 5,500 gravures, de 300 cartes ou plans, et se vendent chacune le même prix que les deux années ci-dessus annoncées.

L'HISTOIRE DE FRANCE depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits enfants, par M. Guizot. — En vente le tome 1^{er}, contenant l'Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de Philippe de Valois. — Un volume grand in-8^o Jésus illustré de 73 gravures sur bois, par A. de Neuville, et contenant 2 cartes. — Broché, 48 fr. — Richement relié avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 25 fr.

L'ATMOSPHÈRE, description des grands phénomènes de la nature. — Les saisons, — les Climats, — la Lumière, — la Chaleur, — les Vents, — les Nuages, — la Pluie, — les Météores, — le Tonnerre, — la Prévion du temps. Par Camille Flammarion. — Un magnifique volume in-8^o Jésus, illustré de 200 gravures sur bois par E. Bayard, H. Clerget, A. Marie, A. de Neuville, M. Rapine, F. Sellier, E. Tournois, etc., et de 15 planches chromolithographiques, d'après les peintures de MM. Achard, Berchère, Eug. Ciceri, Karl Girardet, A. Marie, Silbermann et E. Weber. — Broché, 20 francs. — Relié dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 26 fr.

LES RACES HUMAINES, par Louis Figuier. — Un beau volume in-8^o raisin, contenant 334 gravures sur bois, dessinées par E. Bayard, Gustave Doré, Karl Girardet, Janet-Lange, Riou, A. de Neuville, etc. et 8 chromolithographies représentant les principaux types des familles humaines d'après les aquarelles de Régamey. — Broché, 40 fr. La reliure, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 4 fr. — Ce volume complète la série des ouvrages du même auteur publiés sous le titre de *Tableau de la nature*.

SCÈNES HISTORIQUES, par M^{me} P. de Witt, née Guizot. — Un beau volume in-8^o raisin, illustré de gravures sur bois par E. Bayard. — Broché, 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 7 fr. 50.

VOYAGES ET AVENTURES DANS L'ALASKA, ancienne Amérique Russe, par F. Whymper. — Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par E. Jonveaux. — Un beau volume in-8^o raisin contenant 37 gravures sur bois et une carte. — Broché, 10 fr. La reliure en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus 4 fr.

LES ANIMAUX DOMESTIQUES, par M^{me} Pape-Carpentier, inspectrice générale des salles d'asile. — Un magnifique volume in-4^o oblong illustré de 12 planches tirées en chromolithographie. — Cartonné en percaline gaufrée à biseaux, tranches dorées, 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

111 volumes, ornés de nombreuses et charmantes vignettes pour les enfants et les adolescents

A 2 fr. le volume broché et 3 fr le volume relié

NOUVELLES PUBLICATIONS

- BURTON (le capitaine). *Voyages à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*. 1 vol.
- GOURAUD (M^{lle} Julie). *Le Livre de maman*. 1 vol.
- HAYES (D^r J. J.). *La Mer libre du pôle*. 1 vol.
- MARMIER (Xavier). *L'Arbre de Noël*. 1 vol.
- PALGRAVE (W. G.). *Une année dans l'Arabie centrale*. 1 vol.
- PIOTROWSKI. *Souvenirs d'un Sibérien*. 1 vol.
- RENDU (V.). *Mœurs pittoresques des insectes*. 1 vol.
- SANDRAS (M^{me}). *Mémoires d'un lapin blanc*. 1 vol.
- SÉGUR (M^{me} la comtesse de). *Après la pluie, le beau temps*. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

Publiée sous la direction de M. Charton. — 47 volumes ornés de gravures. — Chaque volume : broché, 2 fr.; relié, 3 fr.

Nouveautés publiées cette année : *Les pierres pré-*

cieuses, 1 vol., par DIEULAFAIT. — *Les Merveilles des fleuves et des ruisseaux*, 1 vol., par MILLET.

LE MAGASIN DES PETITS ENFANTS

Nouvelle collection de contes, avec un texte imprimé en gros caractères et de nombreuses illustrations en chromolithographie. — Cinquante volumes albums, à 1 et à 2 fr.

ROBES ET MANTEAUX
ARIGON ET BORDET

Maison de premier ordre. — Atelier de couture.

Modèles les plus nouveaux

Paris, 10, rue du Bac, Paris.

Faubourg Saint-Germain.



Jeunesse perpétuelle des cheveux et de la barbe

EAU DES FÉES de SARAH FÉLIX

43, rue Richer.

COUSSIN à eau chaude. Maison Larche, 7, rue d'Aboukir.

SANTÉ La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène

BÈGUE L'INSTITUTION des BÈGUES de PARIS ouvre un cours le 8 janvier. Ecrite à MM. Chervin, avenue d'Eylau, 90.

La meilleure MACHINE A COUDRE A NAVETTE pour familles, MAGICIENNE 150 francs. Garantie dix ans. M. HEYRIES, rue Réaumur, 49 bis, à Paris.

MAISON DU PONT-NEUF

Rue du Pont-Neuf, n° 4, n° 4 bis, n° 6, n° 8, Paris

Recommandée particulièrement pour son extrême bon marché et le bon goût qu'elle apporte dans la confection des habillements pour hommes et enfants.

Pardessus ratine, doublé entièrement. Envoi franco dans toute la France... 29 fr.

Vient de paraître

LA RANÇON AUX PRUSSIENS
MANUEL

DES NOUVEAUX IMPOTS

Un joli vol. in-18 de 72 pages

En vente aux bureaux du *Moniteur universel* et chez tous les libraires.

Prix : 40 centimes.

Ce volume est indispensable à tous les contribuables français, qui y trouveront le texte des nouvelles lois votées par l'Assemblée nationale, précédées d'un Index et de Notes explicatives.

ENVOI FRANCO pour la France et l'Algérie, contre 50 cent. — Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, Paris.

LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

PAR QUATRELLES

PRÉFACE

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS

VIGNETTES

PAR GUSTAVE DORE

Un joli volume grand in-8^o. — Édition de luxe.

PRIX : 3 FRANCS

En vente chez tous les libraires et au bureau du *Moniteur universel*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Pour recevoir ce livre franco par la poste, dans toute la France, adresser 3 fr. en mandat-poste à l'administration du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, à Paris.



Chef d'Indiens des prairies.



Gardes du Taïlhoun, au Japon.

Gravures extraites de l'ouvrage de M. Louis Figuier, *les Races humaines*. (Librairie Hachette.) (V. l'article page 387.)

Boulevard de Strasbourg, n° 34.

A L'EST

Au coin de la rue du Château-d'Eau

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

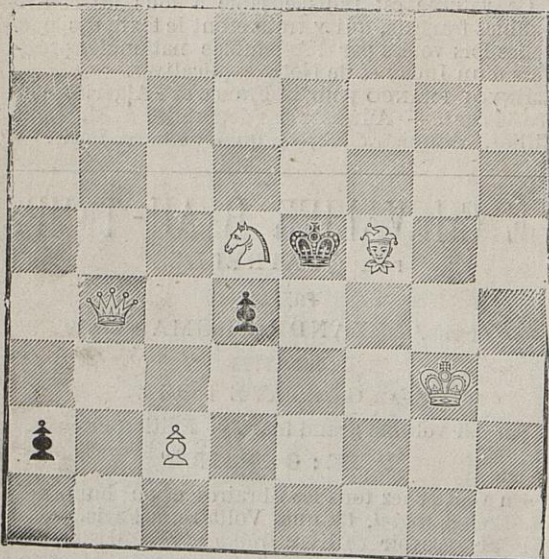
MAISON DE CONFIANCE

Pas de réclames, pas de frais luxueux, toujours payés par l'acheteur. C'est la SEULE maison de DÉTAIL à Paris qui livre ses marchandises AUX PRIX DU GROS. — Envoi franco échantillons et marchandises.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 394

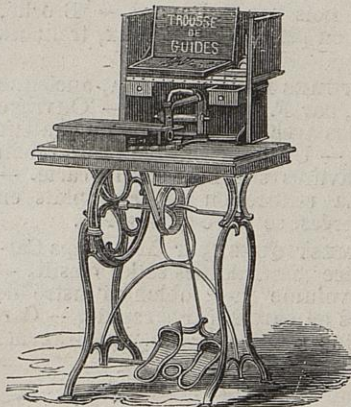
COMPOSÉ PAR M. A. W. HUNTER



Les blancs font mat en trois coups.

(Voir les solutions page 391)

ÉTRENNES UTILES



La machine à coudre, la *Silencieuse*, avec presseur gradué, réunit les derniers perfectionnements apportés dans les machines à coudre, spéciales pour l'usage de la famille.

Elle s'expédie directement contre remboursement et franco, de la maison aux inventions modernes, 43, rue Richelieu, qui n'a aucune succursale ni dépôt. Tables élégantes pour étrennes, sans augmentation de prix. Prospectus envoyé sur demande affranchie.

L'ÉDITION PETERS

s'est augmentée de plus de 600 morceaux, elle en compte 1500 environ à partir de 35 centimes (prix fixe).

Envoi franco contre mandats ou timbres-poste; écrire franco à M. JUNG-TREUTTEL, 14, boulevard Poissonnière, ou 17, rue de Lille.

E. LACHAUD, éditeur, place du Théâtre-Français, n° 4.

L'INTERNATIONALE ET LE JACOBINISME au ban de l'Europe, par Oscar Testut (un beau volume grand in-8°, contenant les *Dictionnaires et Alphabets secrets de l'Internationale*, etc., etc.) Prix franco. 8 »

LE SIÈGE DE PARIS, par Francisque Sarcy, illustré par Bertall, splendide cadeau d'étrennes, grand in-8°. Broché, 8 fr. Relié. 10 »

MACHINES A COUDRE SILENCIEUSES

37, rue du Bac, maison Baels, ayant le moins de frais et vendant le meilleur marché de PARIS.

LA VRAIE SILENCIEUSE avec guides et pied presseur gradué 175 fr. garantie 6 ans.

La *Voyageuse*, système Wilcox, à main, 75 fr. Machines Howe et Berthier, prix de fabrique. Gros et détail.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'accord entre la maison d'Orléans et la branche aînée est difficile à faire.